

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1941

THÈSE

N^o
69

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

OCCIS Pierre-Hilaire-Joseph-Zéphyrin

Né le 2 Mars 1912, à Conty (Somme)

La Naissance du Christ

SON ASPECT BIOLOGIQUE

d'après

la Littérature Sacrée Catholique

Président de la Thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE,

Professeur de Clinique des Maladies Mentales et des Maladies de l'Encéphale

AMIENS

IMPRIMERIE NOUVELLE

30, Rue Gresset, 30

1941

NIHIL OBSTAT

E. FOURCY

Vicaire Général

IMPRIMATUR

-|- Lucien MARTIN

Evêque d'Amiens

Amiens, le 17 Décembre 1940

La Naissance du Christ

SON ASPECT BIOLOGIQUE

d'après

la Littérature Sacrée Catholique



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA40153308_0049

Année 1941

N°

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)
PAR

OCCIS Pierre-Hilaire-Joseph-Zéphyrin

Né le 2 Mars 1912, à Conty (Somme)

**La Naissance
du Christ**

SON ASPECT BIOLOGIQUE

d'après

la Littérature Sacrée Catholique

Président de la Thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE,

Professeur de Clinique des Maladies Mentales et des Maladies de l'Encéphale

AMIENS
IMPRIMERIE NOUVELLE
30, Rue Gresset, 30

1941

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	LÉON BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	PASTEUR-VALLÉRY- RADOT.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	AUBERTIN.
Hygiène et médecine préventive	TGNON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LÉVY-VALENSI.
Pathologie expérimentale et comparée	HENRI BENARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique médicale	ABRAMI.
	FIESSINGER.
	LOEPER.
	RATHERY.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	LAIGNEL-LAVASTINE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	VELTER.
Clinique urologique	CHEVASSU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	JEANNIN.
	LÉVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	HARVIER.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	M. VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique de cardiologie	LAUBRY.
Clinique de neuro-chirurgie	Clovis VINCENT.
Assistance Médico-sociale	N...
	HAZARD.
	MULON.
Professeurs sans chaire	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.

II. — AGREGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE Pathologie chirurgicale.
 BARIÉTY Pathologie médicale.
 BERNARD Etienne. Pathologie médicale.
 BESANÇON (Justin). Hydrologie.
 BONNET Bactériologie.
 BOULANGER Chimie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BROUET Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CACHERA Pathologie médicale.
 CORDIER Anatomie.
 COSTE Pathologie médicale.
 COUVELAIRE (Roger). Urologie.
 DELARUE Anatomie pathologique.
 DELAY Pathologie médicale.
 DEGREZ (H.) .. Physique.
 DESOILLE Médecine légale.
 DIGONNET Obstétrique.
 DOGNON Phy'sique.
 FEVRE Pathologie chirurgicale.
 FUNCK-BRENTANO. Pathologie chirurgic.
 GALLIARD Parasitologie.
 GARCIN Pathologie médicale.
 M^{lle} GAUTHIER-VILLARS Anatomie patho-
 logique.
 DE GENNES ... Pathologie médicale.

MM.

GIROUD Histologie.
 HAGUENAU Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 JOANNON Hygiène.
 LACOMME Obstétrique.
 LANTUÉJOUL .. Obstétrique.
 LAVIER Parasitologie.
 LELONG Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LENÈGRE Pathologie médicale.
 M^{lle} J. LÉVY.. Pharmacologie.
 MARCHAL Pathologie médicale.
 MÉNÉGAUX Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET Pathologie médicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 PATEL Pathologie chirurgicale.
 PETIT-DUTAILLIS. Pathologie chirurgicale
 RENARD Ophtalmologie.
 RICHET Physiologie.
 SÉNÈQUE Pathologie chirurgicale.
 SICARD Pathologie chirurgicale.
 SOULIE Pathologie médicale.
 SUREAU Obstétrique.
 TURPIN Pathologie médicale.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT. Physiologie.
 GUÉNIOT Obstétrique.
 HEITZ-BOYER .. Pathologie chirurgicale.
 PIÉDELIEVRE .. Médecine légale.

MM.

LARDENNOIS ... Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER Obstétrique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 VAUDESCAL Obstétrique.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.

IV. — AGREGES CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE
à titre permanent

MM.		MM.	
ALAJOUANINE .	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgicale.
BRULÉ		BROCQ	
CATHALA		CADENAT	
CHABROL		GATELLIER	
CHEVALLIER ..		de GAUDART	
DONZELOT		d'ALLAINES.	
DUVOIR		LEVEUF	
GASTINEL		MOULONGUET .	
LAROCHE (G.) .		MOURE	
LIAN		QUENU	
MOREAU		FEY	
SÉZARY			

MM	
ECALLE	} Clinique obstétricale.
METZGER	
PORTES	
VIGNES	

V. — CHARGES DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans des dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation,

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur à la Chaire de Clinique
des Maladies mentales
et des Maladies de l'encéphale

*Qui nous fait le très grand honneur
de vouloir bien présider le Jury
d'examen de cette thèse.*

A MA GRAND-MÈRE

A MA MÈRE ET A MON PÈRE

A MES FRÈRES ET SŒURS

A MES MAÎTRES

A MADAME LE DOCTEUR FRANCES

Médecin-Chef de l'Hôpital Psychiatrique
d'Avignon

*En gage de ma très respectueuse
amitié.*

A MM. LE DOCTEUR HYVERT

Professeur d'Histologie
à l'Ecole de Médecine et de Pharmacie d'Amiens
Médecin-Chef de l'Hôpital Psychiatrique
de Clermont (Oise)

LE DOCTEUR MAURICE LECONTE

Médecin-Chef des Hôpitaux Psychiatriques

*En leur compagnie j'ai pris le goût
de la « Médecine Mentale ».
Je les remercie de leurs efforts à
m'en apprendre la « science ».*

A MES CAMARADES DE L'INTERNAT
DE L'HOPITAL PSYCHIATRIQUE
DE DURY-LES-AMIENS

En souvenir des « Heures Asilaires ».

A MADemoisELLE MICHELINe DELAMARE
A MM. LE DoctEUR JEAN ROVILLÉ
LE DoctEUR PAUL DELCAMBRE
JEAN FAURE

IN MEMORIAM

DOCTEUR EUGÈNE PERDU

*Il représenta pour moi le Médecin
tel que je désirai le devenir.*

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR L'ABBÉ ANDRÉ GENTILHOMME

A MONSIEUR LE DOCTEUR MICHEL GOULLIEUX

*En souvenir de Conty et de beaucoup
d'autres choses.*

A TOI

*en témoignage bien indigne de ce
que tu es en toute vérité pour moi, tout.*

PRÉFACE

Il nous semble qu'à plus d'un chacun le titre de notre travail aura paru, au premier abord, couvrir des ambitions démesurées ou servir d'étiquette à des intentions injurieuses.

Nous savons que la personne du Christ est un sujet de discordes. Les recherches accomplies par les uns avec mauvaise foi, les précisions données par les autres avec si peu de science, ont singulièrement compliqué le problème de cette existence.

Chacun des points de ce problème se ressent de cette obscurité entretenue consciemment ou inconsciemment par les uns et par les autres.

Il semble également qu'à première vue les Maîtres appelés à nous juger ont pu se demander un instant s'il n'y avait pas quelque erreur, et si, par je ne sais quel maléfice, ils n'étaient pas appelés à discuter un sujet de Théologie, et si au lieu de se rendre rue de l'Ecole de Médecine, ce n'était pas rue de Vaugirard qu'ils devaient aller. Ils se sont rassurés très rapidement à la lecture de ces pages. Mais nous désirons fortifier l'intention de notre travail en indiquant, du moins sommairement, l'esprit dans lequel il a été pensé et puis élaboré.

Nous écartant des thèses qui nient l'historicité du Christ, ne cherchant d'ailleurs point à nous prononcer sur cette historicité, nous abordons le Christ comme s'il avait existé. Nous venons à sa rencontre dans les textes

qui parlent de lui. Ils sont légion. Précisant notre but, nous nous référons uniquement à la Christologie Catholique. C'est entièrement et exclusivement dans l'immense perspective catholique que nous nous plaçons.

*
**

Dans l'histoire du Christ, nous ne nous intéressons qu'à sa Naissance. Précisons : de sa conception jusqu'aux premiers instants de sa vie.

Il va sans dire qu'il nous faudra mettre en lumière un autre personnage, la Mère du Christ : la Vierge Marie. Notre travail centré sur la naissance du Christ en viendra même par la force des choses à parler et à ne parler que de la Vierge.

Mais, encore une fois, sommes-nous bien à l'Ecole de Médecine ? Oui, et nous allons en donner la raison en finissant d'éclairer notre but.

Notre sous-titre porte : Son aspect biologique.

L'aspect biologique de la naissance du Christ ! Cela paraît bien un peu barbare, un peu impie, et nous aurait peut-être jadis envoyé au bûcher, nous laïc assez audacieux pour nous occuper de choses d'Eglise. Et cependant, c'est bien cela, notre propos : l'aspect biologique de la Naissance de Jésus. Mais insistons sur le mot : aspect. Nous l'entendons sous son sens strict, et nous aurions pu écrire : manière de voir, d'apercevoir, d'appréhender. A ce titre, il peut y avoir, d'un problème, divers aspects. Quand un mystique traite de la venue au monde du Christ et déclare que le Christ sortit de sa mère « comme un rayon de lumière traverse une vitre », il en parle en

mystique avec son vocabulaire et sa manière propre de considérer l'événement. Pour nous, il s'agit de retenir ce qui intéresse l'homme de science, c'est-à-dire le phénomène, l'allure matérielle, et de ce grand problème nous présenterons ce qui a rapport à la nature, à la matière, au corps.

Enfin, qu'on ne nous fasse pas dire que nous avons cherché à donner à ce que l'Eglise appelle le Mystère de l'Incarnation une explication scientifique.

Un mystère ne s'explique pas, et aucun des hommes d'Eglise n'a cherché d'explication à un Mystère. Mais certains de ces hommes d'Eglise étaient en même temps des hommes de Science, et à côté des représentations mystiques, théologiques, métaphysiques, ils n'hésitèrent pas à en donner également des représentations biologiques.

Qui plus est, nous les voyons à travers les siècles argumenter, orthodoxes contre hérétiques, les uns et les autres s'acharnant à chercher dans le déroulement naturel des faits de la vie du Christ et en particulier de sa naissance mille et mille indices leur permettant d'affirmer ou d'infirmer telle ou telle proposition dogmatique.

Une naissance peut être un grand événement dans l'ordre du Surnaturel lorsqu'il s'agit d'un Dieu qui prend nature humaine. Mais cela, tout de même, revient naturellement à la conception dans le corps d'une femme et à la sortie hors de ce corps, d'un petit, d'un tout petit enfant. Et nous, médecins, nous pouvons nous pencher sur les apparences d'un fait aussi banal !

Dans une première partie de notre étude, nous allons décrire les faits historiques de la conception et de la naissance du Christ, nous attachant à mettre en lumière les faits surnaturels de ces événements. Nous essayerons de tracer un portrait physique des parents de Jésus, et de décrire les circonstances matérielles de lieu et de temps.

Dans une seconde partie, aussi sommairement que possible, nous exposerons les exigences du dogme catholique sur la nature humaine de la deuxième personne de la Trinité. Nous verrons de quelle façon ces exigences se heurtent aux processus ordinaires de la conception et de la naissance des hommes. Nous nous trouverons devant deux ordres d'anomalies, l'un tenant au mode de conception, l'autre tenant au mode de la naissance.

Dans une troisième partie, nous retracerons les différentes hypothèses mises en avant par les écrivains religieux pour donner des explications des difficultés ou des obscurités physiques auxquelles se heurtait le dogme. Nous tirerons également de la littérature religieuse hérésiarque tout ce qui aura cherché, dans le même sens et d'un point de vue contraire, à représenter ce qui apparaissait à certains comme des incohérences manifestes.

Cette troisième partie constituera donc — c'est en somme une autre manière de présenter le titre de notre thèse — une histoire de l'évolution des idées à travers les âges, au sujet des anomalies exposées dans la deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE

Ayant l'intention d'étudier une naissance, il est bon, selon l'usage, de dire ce que nous savons des parents de l'enfant à naître.

Où allons-nous puiser nos renseignements ? Assurément chez les témoins les plus immédiats, chez ceux qui ont vécu au moment où se déroulaient ces événements, peu de temps avant le début de notre ère. Parmi ceux-ci se trouvent les évangélistes saint Matthieu et saint Luc.

.*

Marie, la mère de Jésus, naquit, d'après les meilleures approximations, en l'An 22 avant l'ère vulgaire, à Jérusalem ou à Nazareth. Ses parents, Anne et Joachym, possédaient, selon toute vraisemblance, une maison dans chacun de ces endroits. Toutefois, Marie demeura surtout à Jérusalem dans l'entourage du Temple.

Nous ne pouvons nous attarder sur le privilège très particulier qui fut dévolu à la conception de Marie : conception qui fût, dit l'Eglise, Immaculée. La Vierge ne fut pas entachée du péché originel, cette antique malédiction qui pèse sur chacun des humains et dont le Baptême les rédime.

Marie, dès l'âge de trois ans, fut offerte au Temple, où elle passa sa jeunesse, de l'An 19 à l'An 7. Là elle se livrait à des occupations en rapport avec la Maison du Seigneur, comme de filer le lin et de broder les étoffes

sacrées. Sur ce que furent ces années, les écrivains religieux sont pris d'une grande émulation pour les décrire, aimant en particulier à étudier la psychologie de cet enfant prédestiné. Tous à l'envi louent ses qualités et d'intelligence et de cœur.

Durant son séjour en ce lieu, Marie perdit ses parents. Ce lui fut une immense douleur qui contribua d'autant à l'engager dans un vœu qui la séparait à jamais du reste de ses compagnes et la rendait plus rare aux yeux de son Dieu : Elle lui dévoua sa virginité et s'engagea à une chasteté perpétuelle.

Marie, dès son adolescence, est donc très loin de penser aux joies de la mère. Et si le Messie annoncé doit naître d'elle, elle l'ignore et ne voit point d'autre moyen d'être plus agréable à Celui qu'elle aime que de se refuser à tous pour n'être qu'à Lui tout entière et pour toujours.

Et cependant on va parler du mariage de cette vierge.

Il semble qu'il était d'usage que les jeunes filles résidant au Temple ne pouvaient y demeurer passée une certaine époque, vraisemblablement en rapport avec un épisode naturel de leur vie génitale. Elles quittaient alors un service normalement réservé aux plus jeunes, c'est-à-dire aux plus pures. Ce temps coïncidant en vérité avec le moment du mariage, la coutume était de passer ainsi sans transition du lieu sacré à l'établissement conjugal. Qui mieux est, les autorités, le grand Prêtre, manifestaient leur sollicitude à ces enfants préservées jusque là du « siècle », en ne les remettant qu'aux mains d'hommes honorables en Israël.

Ainsi fut choisi Joseph.

Une légende pleine de symboles veut rattacher ce

choix à une intervention du Très Haut qui, parmi les baguettes remises au Temple par différents prétendants, fit fleurir celle du futur époux.

Quoi qu'il en soit de la véracité de cette version légendaire, le mariage fut décidé et se déroula selon l'usage d'alors, en trois parties :

Dans un premier temps, les familles s'accordaient : elles étaient très proches en l'occurrence puisque Joseph et Marie étaient tous deux de la race royale de David.

Dans un second temps, les fiançailles avaient lieu au cours desquelles le fiancé remettait un anneau au père ou — ce qu'il advint — à un proche parent de la jeune fille. L'engagement était alors définitif et les fiancés avaient tous les devoirs des époux et même, semble-t-il, tous les droits.

Enfin, douze mois plus tard se déroulait la cérémonie. L'époux introduisait, tard sur le soir, aux lumières, en sa maison, son épouse.

Tout ceci se passa à Nazareth. Marie, à ce moment, est âgée de 15 ans, et nous sommes au début de l'An 6.

Chacun a longuement cherché à décrire l'aspect qu'avait alors la Vierge. Tous les portraits si beaux, et parfois naïvement si précis, qui furent tracés sont tous inspirés de ce principe : Marie était destinée par sa divine maternité à contracter ainsi avec Dieu les rapports les plus intimes qui puissent exister entre Dieu et la créature — mis à part, bien entendu, ceux existant entre les deux Natures humaine et divine dans l'union hypostatique de la Deuxième personne — il importe alors que Marie soit comme le prototype de la créature, et en particulier comme un bouquet de ses possibilités en beauté.

Saint Anselme s'écrie : « O Vierge belle à regarder et à contempler ».

Saint Pierre Damien renchérit : « Le Soleil et la Lune restent dans la stupeur devant ta Beauté ».

D'autres vont plus loin dans le souci de la précision et argumentent afin de savoir, comme saint Antonin, « si les cheveux de Marie étaient noirs ou tirant sur le rouge ».

Saint Nicéphore affirme qu'elle était « de stature médiocre, bien que quelques-uns disent qu'elle surpassa un peu la moyenne ; sa couleur était celle du froment ; ses cheveux étaient blonds, ses yeux pénétrants, ses pupilles vert d'olive, ses sourcils étaient arqués et noirs, le nez un peu allongé, les lèvres vermeilles et pleines de suavité dans le parler, le visage ni rond ni aigu mais doucement ovale, les mains et les doigts un peu longs ».

Tandis que saint Augustin, lui, nous déclare : *Non novimus faciem Virginis Mariæ*. Nous ignorons tout du portrait de la Vierge Marie !

*
**

Joseph, nous l'avons dit, par une branche différente de celle de Marie, descendait lui aussi de David. On a d'ailleurs voulu voir, dans cette parenté, l'une des raisons qui le fit choisir par le Grand Prêtre, ce qui amènerait à penser que le vœu de virginité de Marie était au moins connu de ce personnage qui, en remettant la jeune fille à un parent, n'entendait ainsi instituer qu'un mariage blanc et de convenance : Marie n'était plus en âge de rester au Temple ; d'autre part elle avait donné son corps au

Très Haut. Son mari serait appelé simplement à veiller sur elle, à la protéger.

Et c'est pourquoi, faute de documents précis, les écrivains de la primitive Eglise ont toujours décrit Joseph comme un vieillard, lui assignant au moins 80 ans. Cet âge avancé était, à leurs yeux naïfs, une garantie de plus, et, longtemps ils se sont abstenus, pour la plupart, de parler de lui.

Il faut arriver au Moyen-Age pour qu'enfin on pense à lui donner une plus juste place dans les préoccupations de la dévotion. Gerson écrit alors un poème en son honneur. Les uns et les autres se mettent à l'étudier de plus près, secouent l'innocente peur que les siècles passés avaient eue de lui. Et si Canisius déclare péremptoirement : « Joseph est vieux, car le peuple ne l'imagine qu'âgé », Molanus rétorque : « Il n'y a pas de bon sens à donner 80 ans à Joseph. C'était un homme jeune, fort et vigoureux, qui pouvait servir de protecteur à la Vierge ».

Hessélius, à Louvain, Suarez, à Paris, souscrivent aux mêmes assertions.

M. de la Serre, en 1631, nous indique « qu'il était très noble de race, très parfait d'esprit, très beau de corps ».

Le P. de Barry, en 1650, confirme les mêmes dires : « Il était d'une beauté telle que les artistes ne pouvaient en donner une idée ».

Marie d'Agréda, qui fut favorisée de révélations, nous consigne dans son livre : *La Cité Mystique de Dieu*, qu'« il était bien fait et beau de visage et qu'il avait 33 ans ».

Dans l'Ancien Testament, n'était-il pas préfiguré dans cette parole d'Isaïe : *Juvenis habitabit cum Virgine*.

Quoi qu'il en soit, le pli avait été pris jadis, et les artistes restent indécis et pour la plupart partisans d'un vieillard, tandis qu'il ne leur viendra que bien après le Moyen-Age le désir de représenter Joseph seul.

Plus tard, beaucoup plus tard, Joseph aura le droit de paraître, dans l'univers iconographique, seul comme les autres saints.

**

Marie vécut ainsi jusqu'au début de l'An 6. Sa cousine Elisabeth, quoique très âgée, était enceinte déjà depuis six mois, lorsque se produisit l'événement que l'Eglise célèbre sous le nom d'Annonciation le 25 mars de chaque année, et qui correspond à l'instant de la conception de Jésus.

L'évangéliste saint Matthieu est fort bref dans sa narration. « Il se trouva », dit-il, « que Marie avait conçu par l'opération du Saint Esprit ».

Saint Jean et saint Marc sont muets à ce sujet, tandis que la relation de saint Luc nous apporte plus de détails. Il écrit : « L'Ange étant entré où elle était lui dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. Marie, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. L'Ange lui dit : Ne craignait point, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez en votre sein et vous enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le fils du Très Haut et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il règnera éternellement sur la Maison de Jacob et son

règne n'aura point de fin. Marie dit à l'Ange : « Comment cela se fera-t-il car je ne connais point d'homme ? ». L'Ange lui répondit : « L'Esprit Saint surviendra en vous et la Vertu du Très Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu ».

Et l'Ange poursuit en donnant comme preuve de sa mission l'annonce de la grossesse d'Elisabeth malgré sa stérilité de cause sénile.

La Vierge acquiesce en ces termes à ce qui lui est demandé : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole ». Et l'Ange la quitta.

C'est tout. Dès ce *fiat*, tout est consommé. Marie est enceinte. Et le fruit qu'elle porte va germer le plus naturellement du monde. Les signes tout ordinaires en seront bientôt visibles. Marie grossit et son mari s'en aperçoit. Il ne comprend pas. Fidèle à ses engagements, il n'avait eu aucun rapprochement charnel avec son épouse. Et voilà qu'un enfant va naître. Les autorités du Temple se soucient également de cette grossesse intempestive. Marie fut accusée un moment. Dut-elle, pour se justifier, subir l'épreuve de l'Eau Amère ? Les Apocryphes le mentionnent. Elle aurait alors été convoquée à boire une certaine eau et à accomplir une sorte de promenade autour de l'Autel. Si elle n'était plus vierge, sa figure devait s'altérer. Il n'en fut rien : Marie enceinte était toujours vierge. Le Temple était tranquillisé.

Pour Joseph, saint Matthieu nous précise qu'il fut rasséréner par un Ange qui le visita en songe et lui apprit tout ce qu'il y avait de miraculeux dans ce qui l'inquiétait ; et Joseph qui, pour éviter un scandale à Marie —

qu'il ne pouvait s'empêcher de révéler — avait pensé à se séparer d'elle secrètement, la garda et se prépara à nourrir et à protéger cet enfant merveilleux.

Une autre personne avait également été avertie de la future grossesse, et c'était Elisabeth. Marie était venue après la visite de l'Ange voir sa cousine à Karem ; celle-ci qui portait depuis plus de six mois sentit tressaillir son enfant et, saisie d'inspiration, salua la Vierge en ces termes : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. Et d'où cet honneur me vient-il d'être saluée par la Mère de mon Seigneur ? ».

Marie passa dans cette villégiature les trois premiers mois de sa grossesse et puis revint à Nazareth. Joseph et Marie demeurèrent alors ensemble les six derniers mois : elle, se préparant à accueillir son enfant, travaillant à des langes et à de petits vêtements ; lui, continuant à exercer sa profession d'artisan menuisier.

*
**

Sur cette demeure paisible éclata d'un coup le trouble. César Auguste désirant recenser les habitants de l'Empire. Quirinius, qui détenait l'autorité en Syrie, prescrivit à chacun de se rendre en son lieu d'origine. Parce qu'il était de la Maison de David, dit saint Luc, Joseph monta de Galilée en Judée à Bethléem, afin de se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Le voyage fut rude. Marie n'était guère en état de courir les routes, même portée par un âne. Et elle ne trouva point, comble de disgrâce, où se loger en arrivant au bout du chemin. Le Khan de Bethléem était plein. Ce ménage d'ouvriers

n'avait pas ce qu'il faut pour forcer les impossibilités humaines. Ils étaient pauvres et ne furent point accueillis. Ils durent se retirer plus loin dans la campagne, où quelqu'un d'un peu plus miséricordieux leur avait indiqué un refuge.

Tristram écrit en parlant de Jésus : *His earthly parents were compelled to take refuge in some poor cottage, and they were not received in the upper platform, but were left below in the portion usually allotted to cattle.* Ils rencontrèrent dans cette cabane un bœuf et un âne qui devaient plus tard les aider à réchauffer l'enfant. Ces deux animaux sont ignorés des Evangélistes et si nous les retrouvons partout dans les « Nativités », nous les devons aux *Evangelium Apocryphum*.

Joseph se dépensa à organiser l'étable qui, maintenant cela est certain, allait servir de chambre pour l'accouchement très proche. « Ce fut en effet pendant qu'ils étaient dans ce lieu », écrit saint Luc, « que le temps où elle devait enfanter s'accomplit. Et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche ».

Ceci se passait très probablement dans la nuit du samedi au dimanche après minuit, le 25 décembre, en l'an 748 de Rome et en l'An 6 avant l'ère vulgaire.

A s'en tenir au récit de l'Evangéliste, nous pouvons en inférer plusieurs choses. Quant à Marie, il faut admettre chez elle une liberté d'allure qui la fait aller et venir, tenir l'enfant, le poser au berceau, l'emballoter, qui ne va pas avec la faiblesse d'une parturiente. Quant au caractère de l'événement, il apparaît comme particulièrement secret. Le lieu est situé loin de la ville. Les

humains les plus proches sont des bergers paissant leurs troupeaux à quelques kilomètres, et qui viendront plus tard reconnaître l'enfant et l'adorer. Les seuls témoins sont le père et la mère.

Nous n'insistons pas sur ce qu'a d'occulte, presque de clandestin, la naissance du Christ, nous verrons dans la troisième partie que ce détail ne fut pas admis de tous. Nous nous en tenons pour le moment aux textes les plus officiels et qui sont de foi dans l'Eglise Catholique : les Evangiles.

DEUXIÈME PARTIE

Cette seconde partie comprendra deux chapitres. Dans le premier, nous exposerons succinctement la théologie du Catholicisme, nous attardant sur la partie de celle-ci qui touche proprement notre sujet : elle a trait à Dieu le Fils.

Dans le second chapitre, nous exposerons ce qui aura heurté nos idées et nos connaissances biologiques.

CHAPITRE PREMIER

La religion catholique enseigne, comme de foi, que :

Dieu existe de toute éternité, qu'il « est » une substance unique et que cependant il « subsiste » en trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit ;

Dans l'unité substantielle de Dieu, on distingue outre la trinité de personnes, deux genres de Processions et deux genres de Missions :

Le Fils procède du Père. Le Saint Esprit procède du Père et du Fils ;

Le Père envoie le Fils dans le monde, en particulier pour le rachat ou rédemption des hommes atteints dans le premier d'entre eux. Le Père et le Fils envoient le Saint Esprit.

En corollaire, il faut poser que chaque Procession fonde deux sortes de relations, l'une passive, l'autre active : le Fils est envoyé par le Père ; le Père envoie le Fils, relation donc là de filiation, ici de paternité.

En corollaire également de l'existence de ces trois personnes dans un Dieu unique, il faut poser la *circumcision* de ces Personnes, *id est*, le fait de leur coexistence et de leur cohabitation : le Père est dans le Fils, tandis que le Saint Esprit est dans le Père et que le Fils est également dans le Saint Esprit.

Revenons maintenant à l'une des Missions existant en Dieu : le Père envoie le Fils dans le Monde. La raison la plus communément admise de cette Mission réside dans la volonté de Dieu de racheter l'humanité pécheresse. Dieu avait été offensé. Cette offense infinie ne pouvait être réparée que par des moyens infinis : Dieu ne pouvait être guéri que par Dieu. Dieu le Père envoie son fils à cette fin. Cependant, il n'est pas certain en théologie que le rachat de l'homme soit nécessaire à l'envoi du Fils dans l'Univers. Les théologiens ont « disputé » à ce sujet fort abondamment.

Quoi qu'il en soit, Dieu envoie son Fils qui va racheter l'humanité pécheresse et pour ce faire il va prendre, il va assumer la condition humaine. Et c'est cette assumption qui constitue le mystère de l'Incarnation dont l'origine théologique est, nous le répétons, dans la Mission confiée au Fils par le Père.

Pour la réaliser, Dieu le Fils descendit du ciel sur la terre. Prenant la nature humaine, il devint Jésus-Christ.

Continuant d'être Dieu, il « était » alors en une seule et même personne l'union substantielle de deux natures, divine et humaine. Cette union, dite hypostatique, se caractérise de ce qu'aucune des deux natures ne se confond en l'autre ni ne l'absorbe.

Jésus-Christ est et demeure Dieu, un Dieu véritable, mais il est homme, un homme véritable.

De plus, — et c'est la communication des idiomes — ce qui se dit d'une de ses deux natures se dit de l'autre : Marie mère de l'Homme est également mère de Dieu.

Cette incarnation se réalise suivant des modalités bien précises.

La mère de Dieu conçoit Jésus par une action divine en elle opérée par la Troisième Personne, le Saint Esprit.

Dès le premier instant de sa vie utérine, Jésus se trouve formé en elle.

Elle le porte neuf mois et accouche sans éprouver ni les douleurs ni les ennuis de l'enfantement.

Elle allaitera son enfant et veillera sur lui en compagnie de son époux Joseph.

Vierge après la conception, elle demeure vierge pendant et après la naissance.

CHAPITRE II

Jésus-Christ est un homme et un homme véritable, ainsi l'affirme, ainsi le veut la Foi Catholique.

Il a donc, selon la définition de l'homme, une âme, ce qui ne nous intéresse pas, et un corps.

Il a été conçu, porté dans un ventre de femme, pendant le temps normal, il est né, a été enveloppé de langes, a pris le lait de sa mère, a grandi, a vécu comme les autres hommes, il a souffert et il est mort.

Il se comporte au cours de sa vie comme l'un quelconque de ceux pour lesquels il est venu sur terre. On en trouve des témoignages innombrables dans les Evangiles :

Il a faim, en témoignent saint Matthieu iv-2, et saint Luc iv-2.

Il a soif, en témoigne saint Jean xix-28.

Il satisfait cette faim et cette soif, en témoignent saint Matthieu xi-19, saint Luc vii-34.

Il dort, en témoignent saint Matthieu viii-24, saint Marc iv-38, saint Luc viii-23.

Il se fatigue sur la route, en témoigne saint Jean iv-6.

Il perd son sang, en témoigne saint Luc xxii-44.

Il pleure, il est triste, en témoigne saint Jean xi-33, 35.

On le voit, c'est un homme. Le fait est patent.

.*

Et pourtant, nous serions tenté de reprendre : ce ne peut être un homme !

En effet, la Foi catholique donne à croire, avec la même force dans cette partie de son Magistère, que cet homme est né d'une seule femme, qu'il n'a pas eu de père humain.

La Foi catholique donne à croire également que la mère de ce Jésus, enceinte de façon miraculeuse, reste vierge à ce moment, et le restera au moment de son accouchement.

Si nous examinons le cours de la vie corporelle du Christ, nous voyons qu'il est naturel pendant sa partie intra-utérine et dès le début de sa partie extra-utérine, mais qu'il ne l'est pas dans le temps de la conception ni dans le temps de l'enfantement.

Nos conceptions biologiques et médicales se trouvent heurtées en deux endroits, et nous pousserai-ent à argumenter :

Ou Dieu est un homme et il l'est intégralement.

Ou Dieu n'est pas intégralement un homme et il ne peut ainsi être appelé un homme.

A quoi la Foi catholique répondrait inlassablement : Dieu est homme et intégralement homme — *verum et integrum hominem* — et cependant il fut conçu de la Vierge Marie, par l'opération du Saint Esprit, et sa Mère, vierge alors l'est demeurée toute sa vie.

Alors ? Il y a cependant entre notre définition physiologique de l'homme et celle de l'homme que fut la Deuxième Personne de Dieu des différences, des anomalies.

La question se posait de savoir si nous étions les premiers à les avoir relevées. Les hommes d'Eglise dont nous n'ignorons pas qu'ils furent très souvent au cours des siècles les *Medicini*, qui tous tenaient à honneur, à l'exemple du Maître Aristote, de connaître de toutes les sciences et en particulier de la Médecine, ne pouvaient pas ne pas avoir été troublés par ces contradictions entre ce qu'ils devaient croire et ce qu'ils savaient.

En effet, nous relevons chez ceux qui traitent de la naissance de Jésus ou de la perpétuelle virginité de Marie, un égal souci non pas d'expliquer, mais d'éclairer les mystères de leur Foi à l'aide des lumières de leur Science.

Pour la plupart, nous les voyons s'efforcer de bien poser la question dans ses termes biologiques, rappeler ici les différentes étapes physiologiques de la conception et là dissenter sur ce qu'il faut entendre, après les dissections anatomiques de la virginité.

Notre tâche fut de retrouver chez les écrivains sacrés toutes les recherches de cet ordre. Nous les avons trou-

vées fort nombreuses. Notre sujet nous imposa un premier rangement en deux groupes de ces documents : d'une part, nous avons réuni tout ce qui avait trait à la conception, d'autre part, tout ce qui avait trait à la naissance.

TROISIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

...A ÉTÉ CONÇU DU SAINT ESPRIT...

(Symbole des Apôtres)

Il n'y a pas de nécessité aux actes d'un Dieu que les Théologiens appellent *operationes ad extra*, et Marie aurait pu concevoir par l'opération du Saint Esprit et cependant devenir femme.

Il n'en a pas été ainsi. Marie devint enceinte, mais resta vierge. Elle devint enceinte de façon merveilleuse telle que sa virginité n'en eut rien à souffrir.

Il est donc possible de lier les deux faits de façon intime telle que l'un pose l'autre par voie de conséquence et qu'étudier l'un, c'est étudier l'autre. Nous n'aborderons pas maintenant l'étude de cette virginité infrangible.

Concevant d'une façon aussi surnaturelle, il est de peu d'intérêt de noter que le sceau de la Vierge demeure. Mais nous verrons plus tard qu'il n'en va plus de même d'un enfantement qui se déroulerait d'une façon quasi normale et qui toutefois respecterait ce sceau.

CHAPITRE PREMIER

Si nous cherchions au début des lignes qui viennent un Patron pour les bénir, nous le trouverions sans peine dans la personne même de Marie. Celle-ci, à l'Ange qui venait de lui annoncer : *Ecce concipies in utero et paries filium* — Voilà que tu concevras en ton sein et que tu enfanteras un fils —, celle ci répondit : *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco*.

Elle ne connaît pas d'homme, comment cela peut-il se faire ? Voilà son étonnement, et voilà notre actuel propos.

L'Annonciation n'avait pas eu de témoins d'après l'Evangéliste saint Luc. Les récits des Apocryphes, en particulier l'Evangile du Pseudo-Matthieu, en font intervenir. Ce sont des jeunes filles qui vivaient avec Marie et qui assistent à l'Annonciation qui, là, se passe en trois fois.

Elles aussi, ces jeunes filles, attesteront que jamais un homme ne l'approcha.

Istam gravidam non fecit nisi angelus Dei. Marie qui n'a pas vu d'homme est enceinte. Seul, un Ange l'a visitée. C'est lui le coupable, voilà tout ce que peuvent dire ces enfants.

Et Joseph aura besoin de la venue d'un Ange, en songe, pour concilier le respect attristé qu'il garde à son épouse et la certitude où il se trouve qu'elle est enceinte et qu'il n'y est pour rien.

*
**

L'iconographie de cette scène est connue dans ses grandes lignes et en général ne traduit que ce qui est de foi : un ange se tient devant Marie debout ou en prière ; Dieu le Père contemple la scène tandis qu'une colombe, symbolisant le Saint Esprit se tient au-dessus de la Vierge ; des rayons lumineux relient Dieu le Père ou l'oiseau à la jeune fille.

Donc rien dans tout ceci qui rappelle le contenu naturel, charnel de ce qui se passe.

Mais, parfois, les artistes se sont évadés des règles imposées.

Une première liberté consiste à interpréter les évangiles Apocryphes et à disposer des témoins. C'est ainsi qu'au ^{vi}^e siècle sur l'encolpion d'Adana, dit Millet dans sa thèse, une matrone voilée, témoin discret de la conception sans semence, s'agenouille dans un coin, comme la divinité topique dans les angles du fronton sur les temples grecs. On note également la présence d'une servante.

Ce besoin de comparses dans cette scène toute intime représente une assurance qui reflète surtout une inquiétude : le rapprochement sexuel se fait ordinairement sans témoins, donc il faut en mettre pour affirmer davantage qu'il n'y eut point de rapprochement sexuel. Intention naïve qui trahit la curiosité de ce qui s'est vraiment ou réellement passé.

D'autres artistes s'aventureront dans une représentation d'un symbolisme plus précis de l'acte charnel. Certains joueront des rayons lumineux traditionnels. Brouderlam, un primitif, fait sortir le rayon lumineux de la bouche du Père Eternel, et le dirige sur la tête de Marie.

Dans les scènes semblables, ornant les églises orientales, les rayons lumineux ne nimbent pas la Vierge d'une ambiance lumineuse, mais la frappent à des endroits précis du corps, surtout à la tête. Quelque chose, un principe fluide comme la lumière, vivant, est bien sorti de la Divinité, en l'occurrence de la Première Personne et s'en est venu dans la Vierge.

Dans une église de Mistra, entre l'Ange et Marie, on distingue une fontaine au milieu d'un bassin où des

hommes puisent à pleines mains ; c'est la Fontaine de la Vie : DZÔDOKHOS PÊGÊ. A cet image correspond une fête de l'Office bizantin, rapporte Millet. On chante :

« Le Maître du Ciel est tombé goutte à goutte, comme la pluie, dans ton sein — O Fiancée de Dieu te montrant une source d'où tout bien découle ».

« Source d'immortalité versant le Christ, l'eau qui nous désaltère ». Image et texte sont, semble-t-il, assez clairs.

A Gisors, un vitrail du xvi^e siècle fait intervenir de façon plus active la colombe, qui est présentée volant en direction de la Vierge au moment où elle va la toucher au visage.

Sur une image conservée à Sainte-Marie-Majeure, à Rome, la colombe est peinte entrant dans l'oreille de la Vierge. Saint Ephrem, Agobard, le Bréviaire des Maronites font allusion à cette possibilité qu'aurait eue le Saint Esprit d'entrer non par les voies naturelles, mais par l'oreille.

Rossetti fut encore plus démonstratif, et son tableau fit scandale. La Vierge, qui paraît complètement apeurée, est représentée couchée sur un lit. L'Ange est debout devant elle. Seule une colombe permet de faire de cette peinture une Annonciation.

★
★★

Toutes ces inquiétudes, tous ces soucis, toute cette anxiété sur le contenu du merveilleux que tentent de traduire quelques artistes, les écrivains au cours des siècles les exposent pour éclairer la Foi sur ce point ou bien

pour tenter de la saper en cherchant à démontrer qu'elle repose au moins en cet endroit sur une incohérence.

Cependant, ce n'est pas là la seule naissance miraculeuse existant dans le Dogme. On trouve également celle d'Adam, celle d'Eve, et moins nette, celle de Jean-Baptiste. Guignebert, dans son « Jésus », qui voulait voir en cette conception un mythe, « un thème représentant une majoration secondaire de la foi en Jésus-Christ », en trouvait l'origine non chez les Juifs, mais dans l'Antiquité gréco-romaine.

Persée, naît de Danaé, Vierge fécondée par une pluie d'or. La Vache Mère d'Apis qui, elle, est d'Egypte, était fécondée, d'après Hérodote, par un rayon lumineux tombé du ciel et, d'après Plutarque, par un rayon lumineux venant de la lune. Même les hommes tels que Pythagore, Platon, Auguste, avaient leur légende qui les faisait naître par parthénogénèse ou par l'intervention mystérieuse d'un dieu. Sans rechercher si loin, les contemporains de l'événement, juifs et païens furent plus simplistes et firent de Marie une femme adultère et même une professionnelle. On lit : « *Hic est ille fabri aut questuariæ filius* — Il était le fils d'un artisan et d'une courtisane ». Les Samaritains insistent dans un sens identique et Jésus dans la « Chronique samaritaine » est communément appelé le fils de la courtisane. On donne même le nom de celui qui commit avec elle l'adultère, un soldat romain du nom de Panther ou Pandera.

Un autre raconter qui est recueilli à Alexandrie est d'une imagination plus vicieuse : Jésus est le fils de Marie et d'un de ses frères.

Et de nos jours l'écrivain nationaliste allemand Paulus

a repris ces accusations et affirme que Jésus est le fruit d'une rencontre entre Marie et un « inconnu » envoyé astucieusement par Elisabeth jouer le rôle de l'Ange Gabriel.

Dès le début également, les écrivains sacrés s'efforceront de justifier la pureté de l'origine de Jésus.

Origène, vers 240, argumentant contre Celse, écrira : « Qu'il s'étonne de voir les Grecs se scandaliser de la naissance d'un enfant chez une vierge. Le Créateur, qui préside aux diverses manières dont les animaux se forment, fait assez voir par ce qu'il fait dans une espèce, que s'il veut, il peut faire la même chose dans toutes les autres et même dans celle de l'homme. Car il y a des animaux dont les femelles font leurs petits et conservent ainsi l'espèce, sans l'opération du mâle, comme les Naturalistes l'annoncent du vautour.

Qu'y-a-il donc de si incroyable à dire que Dieu ayant dessein d'envoyer aux hommes un Docteur tout divin et tout extraordinaire, ait voulu qu'au lieu que les autres doivent leur naissance à un homme et à une femme, il ait eu dans la sienne quelque chose de singulier.

Outre que, selon les Grecs mêmes, tous les hommes n'ont pas eu un père et une mère, car s'il est vrai que le monde ait commencé d'être comme plusieurs d'entre les Grecs mêmes l'ont reconnu, il faut nécessairement que les premiers hommes ne soient pas nés par la voie de la génération, mais qu'ils soient sortis de la terre par la vertu des semences qui y étaient ramassées. Ce qui, à mon avis, est beaucoup moins vraisemblable que ce que nous disons de la naissance de Jésus qui, si elle diffère de celle des autres hommes, a au moins moitié de ressemblance ».

Et Origène poursuit : « Et puisque nous avons affaire à des Grecs, il ne sera pas hors de propos de nous servir des histoires grecques, afin qu'on ne dise pas que nous sommes les seuls qui rapportions un événement si peu commun. Car il y a des auteurs qui, parlant non des vieux contes des temps héroïques mais de choses arrivées depuis trois jours, n'ont point fait de difficulté d'écrire, comme une chose possible, que Platon était né d'Amphictione sans qu'Ariston n'y eût en rien contribué, lui ayant été défendu de toucher à sa femme qu'elle n'eût mis au monde l'enfant qu'elle avait conçu du fait d'Apollon ».

Voilà ce qui s'écrivait au III^e siècle. Au XII^e siècle, nous pouvons encore lire, près de mille ans plus tard, sous la plume d'Hugues de Saint Victor, à Paris, les paroles suivantes qui s'efforcent de bien poser le problème et que, pour cette raison, nous voulons donner ici. *Non enim possibilitas naturæ hic sufficit, aut ratio humana id comprehendit ut... sine opera carnis procedat caro ex carne.* — Il n'est pas possible de comprendre comment, sans œuvre de chair, une nouvelle chair puisse se former et d'ailleurs la nature n'aurait là que faire.

Et s'adressant à Marie, il psalmodie : *Non suscipies semen ex viro et fecunda fructum ventris germinabis in filio.* — Tu n'as point reçu la semence de l'homme et cependant ton ventre porte fruit en un fils.

Il ajoute : *Quærendum itaque in primis est quomodo intelligi oporteat quod dictum est, beatam Mariam de Spiritu Sancto concepisse. Scimus namque et omnes jam frequentissimo naturæ usu didicimus, quod cum mulier a viro concepisse dicitur non aliud nisi substantiam carnis ad generandam carnem per carnis coitum suscepisse*

memoratur. — Il nous faut tout de même comprendre ce qu'on veut dire en alléguant que la Vierge Marie a conçu du Saint Esprit, car enfin nous savons, et tous avec nous, que l'usage ordinaire de la nature veut qu'une femme reçoive de l'homme dont elle conçoit une substance venant de sa chair et apte à en engendrer une autre. De telle façon, poursuit-il, que *haec quidem carnis substantia de carne viri per ipsum carnis coitum transfusa cum carne mulieris una caro efficitur ut id quod nasciturum est ex utriusque substantia veraciter originem sumens ab illo per istam etiam ab ista generetur ; ergo mulier a viro concipit eum a carne viri per coitum carnis semen suscepit ad generandam carnem.* — De telle façon que la chair qui naîtra prenne vraiment son origine d'une partie de la chair de chacun des deux parents.

Mais là pouvons-nous parler de la sorte ? *Quid ergo dicemus ? Numquid Spiritus Sanctus de sua substantia semen partus infudit alvo Virginis ? Quomodo ergo semen carnis potuit ministrare substantia spiritualis ?* — Est-ce que le Saint Esprit tira du sperme de sa propre substance pour l'insinuer au ventre de la Vierge ? Mais alors de quelle manière une substance spirituelle comme celle de la Troisième Personne peut-elle administrer le germe d'un corps matériel ?

Et Hugues de Saint Victor continue à poser des questions.

Quid dicimus ? Quomodo Maria de Spiritu Sancto concepit ? Et si de Spiritu Sancto concepit, quomodo Spiritus Sanctus Pater Christi non fuit ? — Et si vraiment elle a conçu du Saint Esprit, comment se fait-il qu'il n'est pas le père du Christ ?

Tout cela est bien obscur, mais il ne faut pas craindre de le définir en l'approfondissant. Et notre auteur serait presque tenté de reprocher à ses prédécesseurs de ne l'avoir point fait de suffisante façon. Ainsi, reprend-il, sa maïeutique. Nous chercherons donc ce qu'a conçu Marie. — *Quaeramus ergo quid concepit Maria ? Aut enim carnem non concepit et carnem non genuit ; aut, si carnem genuit, carnem concepit. Quod enim concepit, hoc genuit. Sed quomodo carnem ministrare potuit non caro, aut non carnem gignere caro ?* — En effet ou elle n'a pas conçu charnellement, et elle n'engendrera pas un corps, ou si elle engendre un corps, elle aura conçu selon la chair. Elle n'enfantera dans tous les cas que ce qu'elle aura conçu. Mais comment ce qui n'est pas la chair peut-il administrer une substance de chair, ou bien comment une chair pourrait-elle enfanter ce qui ne serait pas de la chair ?

Et à nouveau il affirme que chacun des parents apporte ordinairement sa part dans la génération afin qu'une seule chair puisse sortir de deux chairs. Mais ce qu'apporte chacun n'y vient pas de force. Il faut, chez la femme, l'amour de son mari et chez le mari l'amour de sa femme. — *In muliere per amorem viri et in viro per amorem mulieris natura operatur.*

Et par ce biais subtil l'écrivain religieux relie son bon exposé de la physiologie de la génération à ses certitudes dogmatiques en concluant : *Concepit ergo Maria de Spiritu Sancto non quod de substantia Spiritus Sancti semen partus acceperit sed quia per amorem et operationem Spiritus Sancti ex carne Virginis divino pertui natura substantiam ministravit.* — Donc Marie conçut

de l'Esprit Saint non pas de ce qu'elle aurait reçu de la substance du Saint Esprit une matière spermatique quelconque, mais de ce que par l'amour et l'opération du Saint Esprit, la nature rassembla dans la chair virginale toute la substance nécessaire à l'enfantement divin.

CHAPITRE II

Au XIII^e siècle, dans un vocabulaire peut-être plus scientifique, saint Thomas d'Aquin reprenait ce problème : *eorum quæ sunt ejusdem speciei, est idem modus generationis : quia generatio recepit speciem a termino sicut et ceteri motus*. — Ce qui est de même espèce ne doit-il pas s'engendrer de même façon ? La génération n'est-elle point en effet précisée par son terme ?

Le Christ nous était semblable. Saint Paul le mande aux Philippéens : *In similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo*. Par conséquent, il eût dû naître comme nous d'un père et d'une mère. De plus, toute forme est conditionnée par la matière sans laquelle elle ne peut exister. La matière de l'homme n'est-elle pas le semen du père et de la mère ? Et quiconque passerait par une voie autre serait-il un homme ? Or, le Christ est un homme. Et saint Thomas répond aux questions qu'il vient de poser : « Tout cela est vrai lorsque les êtres viennent à l'existence par des voies naturelles, ce qui n'est pas le cas, puisque Jésus fut conçu de la vertu du Très Haut : La puissance divine a pu former le premier homme du limon de la terre et le corps du Christ au sein d'une Vierge sans l'intervention d'un homme.

S'appuyant sur le *De Generatione Animalium* d'Aris-

tote, au livre I, chapitres 2, 20, au livre II, chapitre 4, au livre IV, chapitre I, il poursuit : *Semen Maris non est sicut materia in conceptione animalis sed solum sicut agens : sola autem femina materiam subministrat in conceptu* — la semence du mari n'est pas comme une matière dans la conception animale, mais comme un principe actif ; la femme seule apporte la matière. Par conséquent, si l'action du père a fait défaut, la matière appropriée se trouvait dans la conception du Christ, et il reste la force de Dieu qui intervient même si la matière fournie par la mère était insuffisante pour une conception naturelle.

Nous voilà donc arrivés un peu plus loin qu'avec Hugues de Saint Victor dans le nouvel exposé sur la conception du Christ. Si l'auteur fait appel à la toute puissance de Dieu, il s'attache à nous montrer où pourra être son point d'application exact dans le déroulement naturel de la conception. Tout n'est plus noyé dans une intervention quasi continue. Nous commençons à voir que l'action de Dieu ne se fait sentir qu'en des points précis et saint Thomas ira plus loin encore dans l'étude de ces « temps » où le miracle est nécessaire.

Son souci restera d'ailleurs de le limiter à la nécessité stricte. Saint Thomas a un esprit magnifique, il n'a point peur : la vérité, même scientifique, pour lui, est une, pour les hommes comme pour Dieu.

D'autres auteurs, et surtout Suarez à la fin du xvi^e siècle et au commencement du xvii^e, et Pétau à la même époque, et l'italien Cajétan au début du xvi^e, des commentateurs de saint Thomas ou des exégètes de saint Luc et de saint Matthieu ont œuvré dans ce sens.



Dès les premières années de l'Eglise, des hérétiques avaient tenté d'imposer que le corps du Christ n'existait pas. Ils réduisaient la nature humaine à une apparence. De ce fait, il était bien inutile de l'étudier. Ce sont les Docetes qui étaient des Gnostiques : ils cherchaient à concilier la Science ou Gnose avec leur religion. Au moins, sur ce point, la conciliation était facile, qui supprimait purement et simplement l'un des termes de la contradiction. Cette évanescence du naturel chez Jésus tirait son origine de leur conception de la matière. Ils la voulaient comme l'effet d'un agent supérieur mauvais. Elle ne pouvait donc point prendre place dans une Personne divine.

Cependant il était difficile de concilier ce Christ de leur invention avec un Christ souffrant la Passion. L'un d'entre eux s'en tira, c'était Basilide, en imaginant que Dieu, par un tour de passe-passe, se faisait remplacer par Simon le Cyrénéen et pouvait ainsi contempler sa propre Passion subie par celui-ci !

Plus tard, au temps de la Réforme protestante, les Valentiniens, soutinrent que l'humanité de Jésus ne venait pas de Marie, qu'elle était fabriquée au Ciel et transportée dans l'utérus de la Vierge. Celle-ci n'était plus, en somme, qu'un simple canal par où le Sauveur passait pour venir au monde.

Saint Thomas est beaucoup plus réaliste et il étudie de quoi sera formé le corps qui doit naître de Marie. Devra-t-il être comme celui d'Eve, tiré de la chair et des os de la Vierge ? Cela ne se pouvait, car alors celle-ci

aurait subi une diminution de la substance même de son corps. Ce qui n'arriva point chez Adam, qui avait antérieurement été disposé pour que cela puisse se faire sans qu'il en fût amoindri.

Le Christ est un homme ordinaire ; il sortira donc du sang de sa mère, entendant par là comme le dit Aristote, au Livre I, chapitre 19 du *De Generatione Animalium*, et au Livre II, chapitre 10 et au Livre III, chapitre 5 du *De Partibus Animalium*, que ce sang représente tout le corps en puissance — *Nondum actu pars sed potentia totum*.

Un commentateur moderne explicitera cette « en puissance » en indiquant que le sang collabore à l'élaboration de toutes les parties de la chair en amenant les éléments nutritifs.

Mais ce sang n'est pas quelconque. Suarez, dans son *De Mysteriis Vitæ Christi*, le précise : *Non quicumque sed perductus ad quandam ampliorem digestionem per virtutem generativam matris ut sit materia apta ad conceptum* — Mais convenablement préparé par la vertu générative de la mère en une matière apte à la conception.

Ce n'est danc pas du sang menstruel confirme saint Thomas, car il contient des impuretés et il est semblable aux superfluités que la nature rejette — *Sanguis menstruus quem feminae per singulos menses emittunt impuritatem quamdam habet corruptionis naturalem : sicut et ceteræ superfluitates quibus natura non indiget sed eas expellet*.

Ce sang est beaucoup plus pur et, nous l'avons dit, il est préparé à la fin pour laquelle il est requis. En commentant, le Père Synave, de nos jours, voit dans ce

sang, *preparatus ad conceptum, purior et perfectior alio sanguine* —le sang qui va dans l'ovaire et sert particulièrement à la nutrition de l'ovule.

Mais saint Thomas qui veut que ce sang, très pur, soit toutefois dans le cours ordinaire des choses encore un peu souillé, car il ne vient au lieu de la génération qu'appelé par le commerce entre homme et femme, saint Thomas est à côté de la réalité telle que nous la connaissons.

Le sang ne suffit point seul. La femme qui le donne émet encore un semen, mais il est imparfait et le demeure, *propter imperfectionem virtutis feminae*. D'ailleurs Aristote, au chapitre 19 du Livre I, de son traité sur la Génération chez les animaux, n'avait-il pas écrit que ce semen n'était pas *materia quæ de necessitate requiratur ad conceptum*.

Cajetan, dans ses Commentaires N° 3, avait ainsi résumé les connaissances de l'époque à propos du semen féminin :

- 1°) N'est pas apte à la génération.
- 2°) C'est un semen imparfait.
- 3°) Il n'est pas nécessaire à la conception.
- 4°) Il est émis avec quelque concupiscence.

Actuellement, écrit le Père Synave, on admet au contraire que le semen féminin a des caractéristiques diamétralement opposées à celles que lui reconnaissaient les Anciens.

Cette contradiction repose sur ce fait qu'ils ignoraient la semence féminine vraie, *id est*, l'ovule et que ce qu'ils prenaient pour un germen n'est autre que le liquide sécrété par les glandes situées dans les voies génitales au

moment du rapprochement sexuel, et qui a pour utilité de le faciliter. Tout ce que nous avons rapporté peut lui être appliqué.



Un exégète moderne de saint Luc, le Père Knabenbauer, parlant de l'action du Saint Esprit, écrit : *Ita præsentia Spiritus Sancti in beata Virgine efficit ut Virgo conciperet* — la présence du Saint Esprit en la Vierge aboutit à ce que la Vierge puisse concevoir.

Saint Pierre guérissait jadis les malades par son ombre, de même l'ombre du Saint Esprit produit un nouvel effet dans la Vierge. Cet effet produit est nouveau, car il faut admettre que dans une créature aussi parfaite que l'était Marie, le Saint Esprit devait déjà se trouver en elle. Le Saint Esprit agit donc en elle. Mais de quoi est faite cette action ?

Faut-il dire qu'il remplaça l'homme ? Ou bien alors faut-il dire que c'est Marie qui, elle seule, assura la partie matérielle de la génération du Christ ?

Tertullien écrit dans son Apologétique : « Il y a là comme un rayon de lumière qui descend en Marie et s'y fait chair ».

Saint Ambroise pose : *Non enim virilis coitus vulvæ Virginis secreta reseravit sed immaculum semen inviolabili utero Spiritus Sanctus infudit* — le Saint Esprit introduisit dans l'utérus inviolable de la Vierge une semence immaculée.

Et Jean Chrysostome écrit, lui : « Le Saint Esprit a précédé le fils unique de Dieu, qui allait entrer en la

Vierge. C'est ainsi que la divinité jouant le rôle de semen, le Christ est né selon son corps dans la sainteté ».

Saint Jean Damascène, dans le même sens, nous dit : « La sagesse et la force de Dieu comme un semen divin ont couvert Marie de leur ombre ».

D'autres Docteurs ont également soutenu cette thèse qui amène inévitablement à soutenir qu'il y eut alors mélange du sperme issu du Saint Esprit, et de la matière apportée par la Vierge : *commixtio Spiritus Sancti et materiæ quam Virgo ministravit*.

Quod patet esse falsum — Tout cela est faux, conclut saint Thomas, et il reprend ce qu'écrivit saint Augustin, dans *l'Enchiridion* : *non eodem modo dicitur Christus conceptus aut natus de Spiritu Sancto et de Maria Virgine : nam de Virgine Maria materialiter de Spiritu Sancto effective*. On ne peut pas dire que le Christ a été conçu, est né de la même manière du Saint Esprit et de la Vierge Marie.

S'appuyant sur Galien dans ses *Traité*s au sujet des enfantements et de la semence, qui veut que les femmes concourent effectivement à la génération en émettant une semence imparfaite à procréer, mais qui devient apte à engendrer, mélangée à celle de l'homme, certains avaient pensé que la Vierge seule aurait été capable de former son enfant. Suarez reprenant Aristote, infirme complètement cette opinion et reprend les conclusions de saint Thomas. Pascasius, dans son *De Spiritu Sancto*, avait parlé dans un même sens, et nous le relatons à dessein :

« L'action du Saint Esprit n'est pas générative ni formative. C'est par l'opération et non par une partie quelconque de l'Esprit Saint que l'Homme-Dieu a été

formé dans le sein de la Vierge. Ce divin Esprit ne l'y a pas engendré. Il fut conçu par la puissance de l'Esprit Saint, non de sa substance, par sa vertu, non par sa génération ».

On ne peut donc point parler là de parthénogénèse stricte. Aristote, dans le *De Cælo*, chapitre III, n° 1, a posé ce principe général, valable en l'occurrence : *Quælibet res sit propter suam operationem*. D'où il est facile de déduire avec saint Thomas que la Nature n'aurait pas distingué en vue de la génération deux sexes, si l'action du père n'était pas elle-même différente de celle de la mère. La mère n'est que principe passif. Toute la force active vient du père. Et c'est la raison pour laquelle dans les plantes où les deux forces active et passive sont mêlées, il n'y a point distinction de sexes.

La Vierge a été destinée à être la mère du Christ et non pas son père — *Quia igitur beata Virgo non hoc accepit ut esset pater Christi sed mater*. Voici qui est net.

••

Les auteurs sacrés sont encore allés plus loin dans la description de la conception du Christ, et ils en ont étudié, à la lumière de la science de l'époque, les différentes étapes intra-utérines.

Si l'on suivait les lois ordinaires, la formation du fœtus demande un certain temps, car le sang pur qui doit le constituer ne peut se rendre subitement dans l'utérus. D'après les Physiques, au Chapitre 14, N° 6, « le temps du mouvement suit les divisions du mobile », en outre, le sang ne peut se changer instantanément en chair : une même matière aurait alors deux formes.

Par ailleurs, si pour croître il faut un certain temps, pour être engendré il en va de même. Or, le corps du Christ a été dit « croissant en âge et en sagesse » par saint Luc. Donc, il était semblable au nôtre. Sa génération fut donc également identique à la nôtre : elle requit un moment pour s'élaborer. Et cela n'est pas possible.

Saint Jean Damascène écrit dans le *De Fide Orthodoxa* : en un seul moment le corps de Jésus fut chair et chair du Verbe, et saint Grégoire le Grand, dans les 18^e Morales, au Chapitre 52, alinéa 27 ; *angelo nuntiante, et Spiritu adveniente, mox verbum in utero, mox intra uterum verbum caro* — l'Ange ayant fait sa merveilleuse annonce, l'Esprit Saint étant survenu, le Verbe fut dans l'utérus immédiatement et immédiatement il devint chair. Voilà qui est de foi. Alors ?

Si on examine les choses de plus près, on distingue trois moments dans la génération.

Il y a d'abord le passage du sang dans la matrice. Celui-ci n'a pu se dérouler en un instant, pense saint Thomas, puisque « les parties de n'importe quel corps mobile n'entrent que successivement dans le lieu qu'il parcourt ».

Suarez est partisan de l'opinion inverse, et c'est au moment où Marie prononce le mot *ecce*, dans sa phrase d'acceptation : « *ecce ancilla...* », que le sang fut d'un coup dans l'utérus.

Puis s'opère la formation du corps. C'est là le moment primordial de toute conception, et c'est là que doivent donc s'appliquer strictement les exigences dogmatiques d'une conception en un seul instant.

Saint Thomas donne deux raisons qui, en expliquant

le merveilleux alors nécessaire, le réduisent en quasi le minimisant. Il écrit en effet : « C'est le Saint Esprit qui était le principe en jeu, or, sa puissance d'agir est infinie, ce qu'il fait ne peut être qu'instantané. Il s'agit là d'imprimer une forme due à la matière, cela s'opère immédiatement. De plus, si l'on réfléchit à l'acte qui se passe alors, et qui est l'incarnation du Verbe, celle-ci se confond avec la conception d'un homme. Il n'était pas possible que Dieu assumât autre chose qu'un corps humain formé, car la nature humaine ne lui est attribuée que par la raison qu'elle existe. Or, si il lui avait fallu un certain temps pour venir à sa forme, elle ne pouvait être attribuée à la Deuxième Personne, et comme sa venue à l'existence était déterminée par son attribution au Christ, elle ne pouvait donc être le fait de personne pendant le temps d'attente, et il fallait bien pour s'engendrer que cette matière et cette forme fussent de quelqu'un et à quelqu'un. Si par impossible ceci avait été possible, il faudrait alors admettre que le corps du Christ avait appartenu à l'âme de quelqu'un avant qu'il le prit, ce qui est contraire à toute l'économie de la Deuxième Personne de Dieu.

La troisième phase de la génération est l'accroissement. Celui-ci ne peut se faire qu'avec un mouvement local et il se fit ainsi de façon fort naturelle.

Nous l'avions noté au passage. Suarez n'est pas en accord avec saint Thomas qu'il commente. Il distingue trois actions qui sont semblables à celles décrites par saint Thomas : la première est la *congregatio*, ou rassemblement du sang dans l'utérus maternel. La seconde est la *formatio fœtus remota*. La troisième l'*ultima dispositio et informatio fœtus*.

Des deux dernières, il n'a rien à dire, mais il argue-
mente au sujet de la *congregatio*, qui se fait par la
propriété naturelle qu'a l'utérus lui-même, qui *suscepto*
virile semine, vel ab illo quasi excitatus, aut fortasse
etiam adjutus statim attrahit ex venis sanguinem formando
foetui convenientem.

Hanc ergo actionem etiam habere potuit beata Virgo
ut vitali modo hunc sanguinem ministraret ; solum duplici
ratione fuit illa actio miraculosa — la *congregatio* ne peut
se faire qu'après introduction du sperme dans l'utérus qui,
ainsi, se trouve excité, mis en train, pour pouvoir attirer
hors des veines le sang nécessaire.

La Vierge ne put opérer cette arrivée du sang que
par une action miraculeuse, puisqu'il n'y eut point d'inter-
vention séminale, et alors *quia absque susceptione virilis*
seminis, sacer illius venter sanguinem attraxit, supplem
Spiritu Sancto vim illam quam virile semen confert ad
hujusmodi actionem vel certe altiori modo excitando illam
facultatem activam ut suam actionem exerceret.

De plus, cette action dut se produire de façon beau-
coup plus brève, *quam naturaliter.*

Et si la Vierge n'avait point eu tout le sang nécessaire,
prêt à passer d'un coup où il était appelé, la Providence
y aurait pourvu. Et d'ailleurs, n'était-elle point jeune et
dans cet âge ne possède-t-on point le sang nécessaire, et
pour se bien porter et pour faciliter la reproduction, *ut*
non solum individui conservationem sed etiam speciei
propagationem.

Donc, le fœtus fut formé dès le premier instant. Par
conséquent, il n'avait pas besoin de rester neuf mois au
sein de sa mère. *Si corpus Christi integrum formatum*

fuit tam brevi mora necessarium fuisset exire de utero matris ante novem menses quoniam alii infantes egrediuntur ante octavam mensem post perfectam conceptionem. Non seulement il n'avait pas besoin d'y rester ce laps de temps, mais il devenait même nécessaire qu'il en sortît comme les autres enfants qui viennent avant huit mois, à cause de leur conception déjà parfaite.

Cajetan a également posé ce problème, et il y répond dans son quatrième Commentaire, en faisant remarquer qu'au moment de sa conception le Christ eut, dès le premier instant, tous ses organes formés essentiellement sans qu'ils aient la quantité et le développement normal qu'ils ont lorsqu'ils se forment chez les hommes : ce qui se passe d'après Aristote vers le 40^e jour pour l'homme et vers le 90^e jour pour la femme.

Saint Augustin interprétant une phrase de saint Jean au chapitre II, verset 20 : *Quadraginta et sex annis ædificatum est templum*, avait assigné 46 jours à cette période de formation.

Saint Thomas avait répondu à la même crainte en argumentant de la façon suivante. Au moment de la formation des organes, chaque fœtus présente des variations de volume et de poids, qui sont en rapport avec la taille qu'aura l'adulte. Il y a une différence pondérale déjà à ce moment entre un futur nain et un futur géant. La taille du Christ fut parfaite, ni trop grande ni trop petite, mais le volume qu'il représentait au moment de la formation de ses organes, c'est-à-dire au premier instant, fut plus petit qu'il convenait, mais néanmoins suffisant comme dans le cas des nains.

Suarez s'était satisfait en avançant qu'il avait été alors parfait, mais très petit.

..

Le fruit de cette conception poursuivait sa vie intra-utérine de la façon la plus banale. Il se nourrit du sang qui lui était apporté par les veines utérines, et il vint à terme.

Si l'on comprend bien que toute conception en ce qu'elle imprime une forme revient à un principe actif, en ce qu'elle apporte une matière à cette forme, à un principe passif, le Saint Esprit joua le rôle de ce principe actif sans aucune intervention matérielle analogue au sperme, et la Vierge représenta ce principe passif de façon normale.

Mais, dans l'ordre des choses, il faut pour qu'une transformation s'opère naturellement à l'aide d'un principe passif naturel, que l'agent soit du même ordre et agisse naturellement. Cela n'eut pas lieu, *et ideo conceptio illa non potest dici simpliciter naturalis.*

CHAPITRE III

Il nous a semblé intéressant d'exposer pour clore cette partie de notre ouvrage, une question connexe à la conception du Christ : sa psychologie... intra-utérine !

Le Philosophe avait écrit dans son *De Generatione Animalium*, au chapitre III du livre 2, que « l'homme est d'abord un vivant, ensuite un animal, puis un homme. » Parallèlement à cette évolution physiologique, s'effectue

une évolution de l'âme qui, de végétative devient rationnelle. Un auteur moderne nous indique que son apparition coïncide avec l'éclosion des cellules de la substance grise, c'est-à-dire vers le cinquième mois. Nous l'avons noté, chez les Scolastiques, les choses allaient plus vite, puisque l'animation se produisait au quarantième jour chez l'homme et au quatre-vingt-dixième jour chez la femme !

Il n'en fut pas de même de Jésus qui, nous l'avons vu, dès le premier instant de sa vie au ventre de sa mère, eut un corps parfait quoique très petit.

La première conséquence vient de soi : il fut tout aussitôt *Homo*, et doté d'une âme rationnelle. Ceci ne va pas sans suites dans l'ordre spirituel et psychologique.

D'ordre spirituel, il est possible de dire de cet homme qui n'est encore que fœtus, qu'il est déjà sanctifié par la grâce — *sanctificatus per gratiam : simul factus fuit homo et sanctus homo* — tout à la fois il fut homme et homme saint.

L'Ange l'avait dit à Marie : *quod nascetur ex te sanctum* — Ce qui naîtra de toi sera saint.

Il est possible de dire aussi qu'il jouit à ce moment-là d'une vision béatifique parfaite.

Il serait hors de propos de poursuivre notre incursion dans ce domaine qui est très vaste et qui remplit des pages des Traités de Théologie.

D'ordre psychologique, il convient d'admettre que cet être qui n'était pas encore né avait son libre arbitre. En effet, la nature humaine de Dieu a atteint sa perfection spirituelle d'un coup et au premier moment. Or, Aristote le fait remarquer au chapitre I, n° 5, du *De Anima*, la perfection n'est pas dans la faculté ni dans l'habitus, mais

dans l'opération. Donc, et c'est saint Thomas qui parle, le Christ put exercer toutes les opérations qui n'exigent qu'un seul instant pour leur exécution. Dans cette classe se rangent les opérations de volonté et d'intelligence, en quoi consiste l'usage du libre-arbitre. Car elles s'effectuent soudainement en un seul instant, avec plus de rapidité encore que la vision corporelle : Aristote, qu'il faut citer une fois de plus, avait indiqué au chapitre VII, n° 1, du *De Anima*, que comprendre, vouloir, sentir, n'aboutissent pas à des *actus imperfecti*, se réalisant progressivement, mais à des *actus jam perfecti*.

Ces opérations instantanées peuvent être comparées d'après le Docteur Angélique, à la lumière produite par le feu, les autres à la chaleur : l'une est d'un effet instantané, l'autre pas.

Cependant, ne faut-il pas dans le choix, manifestation du libre-arbitre, une certaine délibération qui, elle, doit s'inscrire dans le temps ? Oui, de façon générale, car il faut sortir d'une incertitude, mais le Christ possédait dès les premières minutes de sa vie, la science infuse, donc il n'avait pas besoin de délibérer.

Pour la même raison, l'intelligence pouvait s'exercer sans l'intermédiaire des images et donc sans les ressources, autrement, nécessaires des sens, quoique, d'après Aristote, au livre II, chapitre 3, du *De Generatione*, l'enfant puisse user du tact au sein de sa mère avant même d'être animé, *a fortiori ratione* en aurait-il été de ce corps fœtal qui posséda d'un coup la perfection organique, et partant sensorielle.

...EST NÉ DE LA VIERGE MARIE...

(Symbole des Apôtres)

Poursuivant notre travail, nous abordons maintenant l'étude de la venue au jour du Christ. Nous persévérons dans l'emploi de la méthode dont nous avons usé jusqu'à là, et qui consiste à poser le problème dans ses lignes générales et à passer ensuite à l'exposé de chacun des points particuliers.

CHAPITRE PREMIER

Les Evangélistes saint Luc et saint Matthieu, qui seuls, nous l'avons vu, mentionnaient la naissance de Jésus, font se dérouler cet événement à l'abri des témoins. Le bœuf et l'âne traditionnels sont des apports des Apocryphes. Parmi ceux-ci, le Protévangile de Jacques et l'Evangile du Pseudo-Matthieu sont plus explicites. Tandis que Joseph se retire de la grotte et cherche une sage-femme, une nuée lumineuse emplît le lieu où se trouve Marie, et continue de scintiller lorsque Joseph revient accompagné de deux sages-femmes, Zélomi et Salomé. Tandis que la lueur disparaît, apparaît l'enfant qui vient de naître. Zélomi s'approche de Marie et pratique un « toucher » dont elle annonce le résultat avec effroi : « On n'a jamais vu cela ; ses mamelles sont pleines de lait et elle a un enfant masculin, quoiqu'elle soit vierge. La naissance n'a été souillée d'aucune effusion de sang, l'enfantement a été sans douleur — *Ut mamillæ plenæ sunt lacte et natus masculus matrem suam virginem ostendat. Nulla pollutio sanguinis facta est in nascente, nullus dolor in parturiente.*

Sa compagne incrédule veut s'assurer, elle aussi, du prodige. Son incrédulité est châtiée sitôt, car au cours de son « toucher », sa main se dessèche. Cependant, elle pourra plus tard continuer son métier car un ange la rassure, lui indique de poser la main malade sur l'enfant et les muscles reprennent aussitôt leur souplesse.

L'authenticité de ces textes n'est plus admise dans l'Eglise, et nous les rapportons pour ce qu'ils valent : des témoignages du souci déjà très accentué à l'époque de leur rédaction, c'est-à-dire aux premiers siècles, puisque Justin et Origène les citent, du souci, dis-je, d'en savoir plus long sur les mystères de la naissance du Sauveur et surtout d'en pénétrer les caractères naturels. L'on voit que ce désir va loin puisqu'il pose l'art de la matrone pour vérifier les propositions dogmatiques de l'Eglise. Il ne suffit pas aux fidèles d'une assertion, il faut naïvement un commencement de preuve : il y aura toujours ceux qui croient comme la plupart des Apôtres croyaient en leur Maître, et ceux qui, comme Thomas, croient lorsqu'ils mettent le doigt.

Et ces deux genres de fidèles font naître deux tendances dans la tradition iconographique.

D'une part, nous connaissons la Nativité purement orthodoxe qui groupe l'enfant à la Crèche, son père et sa mère. Marie est debout ou agenouillée et en tout cas très alerte.

Marcos Eugenios, à la fin du xiv^e siècle, avait composé une EKPHRASIS de la Nativité : « ...La Vierge ayant enfanté sans souffrance, conserve l'éclat radieux du visage. Son regard n'est point humble ni triste ; elle n'est point affaissée ni pâlie ; elle n'a pas l'air troublée ; elle

n'éprouve point le besoin de s'étendre, mais elle s'assied...»).

Primitivement, les artistes furent fidèles à ce type de représentation. La Vierge, dit Chrysostome, posa l'enfant dans la Crèche, puis le prit sur ses genoux.

D'autre part, nous voyons apparaître, et surtout à partir du ^{vi}^e siècle, la Vierge dans l'attitude des accouchées. Les sages-femmes sont présentes. L'une tient parfois l'avant-bras et les doigts qui viennent d'opérer tout enraidis dans la position qu'ils occupaient. L'autre, très souvent, lave l'enfant dans un bassin.

Ainsi en est-il d'une mosaïque, du musée, de l'Opéra del Duomo de Florence : la Vierge est à moitié couchée. L'enfant est au berceau. Dans le coin droit, en bas, dans une scène secondaire, deux femmes le lavent dans une cuvette. L'une frotte, tandis que l'autre verse l'eau.

Une icône en mosaïque du Mont Athos (1) est semblable, de même le dyptique de Barberini, qui se trouve au Kaiser Friedrich Museum. La Vierge est aussi allongée à l'ancien jubé de la Cathédrale de Chartres.

Parfois, un détail plus précis se surajoute. Dans la Nativité de Nicolas Pisano, à Pise, la Vierge est encore couchée, mais son manteau est entr'ouvert sur le ventre, la main gauche est portée à cet endroit et s'y applique comme rajustant un vêtement de dessous qui aurait été écarté. Deux femmes dans un coin veillent l'enfant.

Il y eut plus tard une forte réaction contre tout ces détails, qui semblèrent impies à s'en tenir en ce domaine à ce qui est de dogme : la Vierge fut accouchée et accoucheuse.

Cf. MILLET, Thèse de Doct. ès lettres.

La Vierge, qui n'a point souffert, il fallait s'en souvenir, se relève, s'assied. Il n'est même plus permis de traiter son visage comme l'indiquait Grimouard de Saint-Laurent : « Elle laisse voir le visage d'une femme qui vient de souffrir, bien qu'elle ait évité les douleurs, afin que l'Incarnation ne puisse être suspectée ». Il faut en revenir tout simplement aux paroles de saint Luc. Marie n'a pas souffert, elle ne doit donc pas, et pour aucune raison, être représentée comme ayant souffert. Elle enfanta toute seule, les matrones sont donc inutiles, et sans souillure, il est donc inutile de nettoyer l'enfant.

CHAPITRE II

Villon, dans sa Ballade pour prier Notre-Dame, implore celle qui fut :

...Vierge portant, sans rompure encourir

Le Sacrement qu'on célèbre à la messe.

Concevant de la façon que nous avons décrite, la Vierge devint bien enceinte « sans rompure encourir », mais comment va-t-elle pouvoir, dans son enfantement, conserver ce miraculeux privilège ?

Les écrivains sacrés qui se sont penchés sur ce problème peuvent être classés en deux groupes, selon qu'ils soutiennent ou non l'accouchement normal qui ne peut aller sans la perte d'une virginité subsistant jusque-là. Dans des cas d'insémination artificielle, nous pourrions nous trouver en semblables occurrences.

Parmi ceux qui sont partisans d'un processus ordinaire, il faut citer Tertullien et Origène, d'une part, et Durand d'autre part.

Origène, qui vécut en Egypte de 183 à 253, et Tertullien à Carthage, de 160 à 245, chacun de leur côté ont soutenu des points de vue semblables. Sans doute, Marie ne peut concevoir un Dieu que par une opération miraculeuse, ou l'agent actif ne peut être qu'immatériel. Elle peut ainsi, de cette façon, demeurer Vierge. Mais, une fois la chair conçue, cette chair doit suivre le destin de toute chair conçue, et ne peut même confirmer sa qualité de chair véritable qu'autant qu'elle suit le sort commun : elle devra donc venir au jour par les voies naturelles et des moyens ordinaires.

Tertullien écrira dans son *De Carne Christi*, chapitre IV et XX, que : *Christum communi cum cæteris lege, ac similibus in sordibus in utero nutritum et eadem inquisitione naturalium Virginis in lucem editum fuisse* — Le Christ a subi la commune loi se nourrissant dans les membranes qui l'entouraient dans l'utérus et il est sorti en souillant les voies naturelles de la Vierge.

Tertullien précise sa pensée en donnant des détails plus anatomiques pour lutter contre ceux qui ne veulent point voir les réalités de cet enfantement : « Ce qui sortit de la Vierge était bien dans son utérus, fixé à l'entrée de la matrice par ce ligament ombilical qui l'y tient fixé dans l'enveloppe foétale comme par un sarment — *per illum nervum umbilicarem, quasi folliculi sui traducem, adnexus originem vulvæ.* »

Puis, il en vient à parler de la délivrance, qui, pour lui, s'effectua très normalement. Il l'affirme en ces termes : *Etiam cum quid extraneum extraneo agglutinatur, ita concarnatur et convisceratur, cum eo cui agglutinatur ut cum avellitur, rapiat secum ex corpori aliquod a quo*

avellitur — Lorsque quelque chose vient à sortir de là où il se trouvait incarné, *inviscéré*, il emmène avec lui ce à quoi il était agglutiné. Et la démonstration se continue avec l'arrivée d'un argument qui prouve chez cet écrivain une connaissance certaine de la physiologie obstétricale de l'époque : « D'ailleurs, ne parlait-on pas des seins de sa mère, sans doute il s'y désaltéra. Les accoucheurs, les médecins et les physiciens prouvent de la nature des seins qu'ils ne donnent pas de lait sans une certaine irritation de l'orifice génital : les veines apportant de cet endroit le rebut du sang intérieur, et par cette translation même le transformant en un produit plus doux qui est le lait. C'est pour cette raison qu'au temps de l'allaitement, les règles sont suspendues. Par conséquent, si le Verbe se fait une chair tirée de lui-même, sans passage à travers la vulve, sans qu'il y ait travail, usage et souffrance de cette vulve, de quelle manière fera-t-il passer le sang résultant du travail obstétrical dans les mamelles ? Il ne peut même pas les transformer pour l'allaitement. Il ne peut même pas avoir le sang propre à faire du lait puisqu'il en manquerait la cause, c'est-à-dire l'enfantement réel de sa chair ».

Mais alors, il n'est pas possible à Marie de demeurer vierge. « Vierge dans la conception » reprend Tertullien, « Marie ne l'est plus dans son enfantement ; sa virginité, quoi qu'on puisse dire, cesse à l'instant où elle met au jour son fils — *Beatam Virginem in partu Virginem corpore esse desiisse et in mulierem transiisse*. Elle devient femme en accouchant — *Et si Virgo concepit in partu suo nupsit.* »

Origène, dans son homélie xiv, *In Lucam*, reprend

le même thème : *Quemcumque de utero effusum matrem dixeris non sic aperit vulvam matris suæ ut dominus Jesus ; quia omnium mulierum non partus infantis sed viri coitus vulvam reserat. Matris vero domini ex tempore vulva reserata est quo et partus editus : quia sanctum uterum et omni dignatione venerandum ante nātivitatem masculus omnino non tetigit* — Personne ne peut prétendre avoir ouvert la vulve de sa mère comme le Seigneur Jésus, parce que ce n'est pas la sortie de l'enfant qui ouvre la vulve de chacune des femmes, mais le coït de l'homme. Au contraire, la vulve de la mère du Seigneur fut ouverte au temps de l'enfantement, et par la sortie du part et avant ce moment aucun homme n'avait touché cet utérus digne de toute vénération. Il n'est pas possible d'être plus précis et personne n'ira plus loin que ces deux écrivains dans ce sens.

Cependant, d'autres auteurs sembleraient venir appuyer leur thèse.

Saint Irénée, dans son livre IV, au chapitre 56, écrit en effet : *Filius dei, filius hominis purus, pure, puram aperiens vulvam eam.*

Saint Ambroise écrit aussi : *Christum aperuisse sibi vulvam ut immaculatus exiret.*

Basilus, dans son Oraison *De Natali Domini*, parlera du Christ : *Qui primus aperit vulvam.*

Athanase, dans son Eptre à Epictète, argumentera afin de prouver que l'enfantement de la Vierge est authentique, que la chair du Christ est semblable à la nôtre, cette chair du Christ qui est sortie de l'utérus de sa mère après l'avoir ouvert.

Isidore, Nicéphore dans son *Historia*, au chapitre XII,

Amphiloquius dans son *De Occursu*, Ruffinus, Grégoire de Nysse dans son *De Occursu Domini*, tous veulent que le Christ soit sorti de l'utérus de sa mère en ouvrant le premier sa vulve. Tous, peu ou prou, interprètent cette phrase de l'Exode XIII : *Omne masculinum adaperiens vulvam sanctum vocabitur Domino*, et l'appliquent à l'Enfant Dieu.

Mais, tandis que Tertullien et Origène vont au bout de toutes les conséquences de ce qu'ils soutiennent, mettent d'accord l'esprit et la lettre, il n'en va pas de même chez les auteurs que nous venons de citer. Si par exemple saint Irénée a écrit : *Filius Dei... aperiens vulvam eam* — Le Fils de Dieu... ouvrant cette vulve, il écrit aussi : *Illibatum partum istum fuisse sine ulla fraude parientis Virginalis uteri* — Cet accouchement sans souillures s'opéra sans préjudice dommageable pour la virginité de l'utérus qui enfantait.

C'est qu'en effet tous ces auteurs font cette distinction : *Omne masculinum adaperiens vulvā* — signifie le premier né d'une façon ordinaire alors que déjà une certaine *maceria Virginitatis*, une certaine attrition de la virginité, s'est déjà produite du fait de l'homme, mais appliqué au Seigneur *adaperire vulvam*, signifie par extension venir au jour. Ainsi peut-on concilier les deux phrases rapportées de saint Irénée et il nous serait possible chez les autres de trouver de semblables oppositions, sauf, bien entendu, nous le répétons, chez Tertullien et Origène.

*
**

Durand de Saint-Pourçain, qui vécut et mourut en France au xiv^e siècle, pourrait quant à la lettre rejoindre

ses deux prédécesseurs, car il soutient lui aussi que Marie accoucha de façon à peu près normale, mais il s'écarte d'eux par l'esprit dans lequel il soutient sa thèse. En substance, il prétend qu'il est impossible que Marie, vierge dans la conception, puisse le demeurer dans l'enfancement, car si les voies génitales ne s'écartent point pour laisser passer l'enfant qui naît, il faudra admettre qu'en un même lieu, à un moment donné, se trouveront nécessairement deux corps différents : ce qui est contraire à toute la physique — *Fieri non posse ut duo corpora sese in uno loco penetrent.*

Il envisage alors qu'il se produisit une dilatation des parties et des voies naturelles de la Vierge sans qu'il en résultât cependant ni rupture ni violence — *Fieri potuisset in corpore sanctissimæ Virginis ut parere posset, partuum et naturalium viarum dilatationem sine ruptione tamen aliqua vel divisione.* Et il appuie cete hypothèse sur un argument d'ordre théologique qui n'est pas sans force.

La Vierge, créature particulièrement sainte, n'était-elle pas en dehors du sort commun de la génération d'Adam, n'avait-elle pas été exceptée de la malédiction portée sur Eve et qui contenait entre autres châtiments d'enfanter dans la douleur ? Durand ne parle point encore du privilège de l'Immaculée Conception, qui s'imposait à la majeure partie des esprits, mais n'avait pas encore été sanctionné par une définition dogmatique. Mais il y pense très certainement et il juge ainsi que Marie n'a pu accoucher autrement qu'auraient accouché les femmes, si nos premiers parents n'avaient point fauté.

Ce qu'aurait été alors la vie des hommes, saint Augustin l'avait décrit dans son *De Civitate Dei*, et au

chapitre XXVI du livre 14, avait abordé le problème traité par Durand qui le cite : *In illo statu nulla corruptione integritatis infunderetur gremio maritus uxoris. Ita enim potuisset utero conjugis, salva integritate feminei genitalis, virile semen immitti, sicut nunc potest, eadem integritate salva, ex utero Virginis fluxus menstrui cruoris emitti. Ut enim, ad pariendum, non dolori gemitus, sed maturitatis impulsus feminea viscera relaxaret* — Dans cet état, aucune corruption de l'intégrité n'aurait été apportée par le mari au sein de son épouse. Il aurait été possible, que, cette même intégrité restant sauve, la semence virile fut introduite dans l'utérus de la femme, que le flux du sang menstruel s'écoulât de l'utérus de la Vierge, que l'accouchement s'accomplît sans gémisséments de douleur, par un relâchement des viscères de la femme, relâchement causé par la maturité.

**

Au cours du ix^e siècle, les abbayes d'Allemagne et de France furent le lieu d'étranges querelles concernant la naissance du Christ. Il s'agissait de savoir comment était né le Sauveur. Deux moines de Corbie, en Picardie, s'illustrèrent dans ces débats : Ratramne et Paschase Radbert.

Ratramne, dans son *De Partu Virginis*, répondit aux allégations issues d'au-delà du Rhin, qui tendaient à prouver que Jésus n'était pas sorti de l'utérus de sa mère, comme tout enfant, mais qu'il était « venu à la lumière monstrueusement par un chemin caché et incertain à travers le ventre — *sed monstruose de secreto ventris*

incerto transite luminis in auras exisse. Ce qui, fait remarquer Ratramne, n'est pas naître, mais faire éruption — *erumpi*. Il en serait alors de même du Christ comme de certains animaux telle la belette qui conçoit par la bouche et enfante par l'oreille — *Est quoque vulgaris opinio mustelam ore concipere, aure partum effundere* — Ou bien telles les vipères qui n'attendent pas la complète maturité de leur mère et sortent d'elle en rongant ses parois.

Le dogme dit que Marie fut vierge avant, pendant et après l'accouchement. Comment le serait-elle pendant et après l'accouchement — *id est, per et post editum filium* — si cet accouchement n'a pas lieu : il faut que Jésus sorte de sa mère, et par les voies naturelles, pour respecter les indications dogmatiques.

Mais, disent certains, la Vierge ne pouvait que contaminer son enfant. Le Christ aurait été corrompu en passant ainsi par ses voies génitales.

Ratramne fait alors remarquer qu'il en irait de même s'il sortait ou par le côté ou par le ventre ou par les reins ou par une partie quelconque du corps, inférieure ou supérieure — *sive per latus sive per ventrem, sive per renes, sive per superiores inferioresve corporis partes*. Et pourquoi serait-il honteux que le Christ passât par la vulve de sa mère ? Serait-ce à cause de la nature ? *Per naturam nihil turpe*. Dans la nature rien n'est honteux. *Igitur et mulieris vulva non turpis sed honesta* — Donc la vulve d'une femme n'est pas en elle-même honteuse mais honnête — Pourquoi ne s'attaquer qu'à la vulve et pas à l'utérus ?

Serait-ce à cause du péché ? Ce n'est pas possible

puisque la Vierge avait conçu sans péché par l'opération du Saint Esprit.

Donc, Jésus est né de façon toute banale de sa mère, mais en respectant sa virginité. C'est la conclusion à laquelle arrive notre auteur, elle rejoint celle qui sera prônée cinq siècles plus tard par Durand de Saint-Pourçain, et que pour des raisons tenant à la rigueur de notre plan nous avons citée précédemment.

Cependant telle qu'elle est, elle sera reprise, dans le temps même, par Paschase Radbert, qui rappelle dans son *Opusculum De Partu Virginis* que jadis, en 383, Helvidius avait, lui aussi, soutenu l'hypothèse d'un enfantement ordinaire et qu'il avait été combattu avec succès par saint Jérôme.

Radbert concède toutefois que Ratramne et ses disciples maintiennent la virginité dans le part, mais il exige davantage et pose que l'enfantement fut aussi miraculeux que l'avait été la conception. *Unde constat quia sicut clauso utero concepit, ita et clauso peperit non communi lege naturæ vitiatæ et maledictionis damnatæ sed spiritu sancti gratia et virtute altissimi qua legitur adumbrata.* — Elle conçut dans un utérus resté fermé, elle accoucha avec un utérus restant fermé et l'événement ne se déroula pas dans le processus ordinaire d'une nature viciée et condamnée par la malédiction, mais sous l'égide et l'ombre de la grâce et de la vertu de l'Esprit Saint.

Le Saint Esprit était intervenu dans la conception. Paschase veut qu'il continue son action dans l'enfantement qui ne se fit point comme les autres enfantements mais miraculeusement.

L'esprit des théologiens apparaît un peu comme un pendule qui oscille entre deux termes.

Ayant à parler du Christ, à la fois homme et Dieu, les uns voient surtout le Dieu et n'auraient que tendance à agrandir le domaine du surnaturel dans l'étude de la Deuxième Personne ; les autres voient plutôt l'homme et tendront à promouvoir dans une plus grande clarté tout ce qui est humain dans cette étude.

Paschase Radbert est parmi les premiers et Ratramne se trouve parmi les seconds.

CHAPITRE III

A travers tous les siècles jusqu'à nos jours, nous voyons affirmer la même vérité. Au 1^{er} Concile de Latran, le Pape Martin I^{er} l'avait définie. Elle fut reprise par le Pape Agathon dans une lettre à l'Empereur en 649 à l'occasion du VI^e Concile et précisée au Canon N^o 3 de ce Concile : « Si quelqu'un ne confesse pas conformément à la doctrine des Saints Pères que la sainte et miraculeuse Vierge Marie, vraie et propre mère de Dieu, conçut virginalement par l'opération du Saint Esprit, engendra incorruptiblement, demeurant vierge inaltérablement avant comme après l'enfantement, qu'il soit anathème ».

Paul IV, dans la Constitution : *cum quorundam* en 1555, qui fut confirmée par Clément VIII en 1603 par le Bref *Domini Gregis*, condamnait comme erreur contraire à la foi que la bienheureuse Vierge Marie n'est pas toujours demeurée dans l'intégrité virgine soit avant, soit pendant, soit après l'enfantement.

Ainsi donc, comme le fait remarquer un écrivain religieux, Marie est une exception de la loi générale qui veut que, si la virginité et la maternité soient les deux plus grandes dignités que puissent posséder une femme, elles soient naturellement incompatibles. La maternité porte à la virginité des coups mortels qui l'abattent et l'anéantissent. Marie est une exception et c'est cette exception que beaucoup à l'envi célèbrent.

Saint Hildefonse, qui vécut de 607 à 669, et lutta contre Jovinien, l'Epicure des chrétiens, — *Epicurus christianorum* — s'adressant à Marie dans son *Liber De Virginitate Perpetua Sanctæ Mariæ*, dira d'elle qu'elle adhère à Dieu, qu'elle est conjointe à Dieu — *adhaerens Deo... conjuncta Deo*, il dira aussi : *Ideo quod concipietur in te, quod nascetur ex te, quod generabitur ex te, quod parturietur ex te, quod prodiet ex te, sanctum, vocabitur filius Dei*. Voici pour la maternité : « Ce qui est conçu en toi, ce qui naît de toi, ce qui est engendré par toi, ce qui sera enfanté hors de toi, ce qui jaillira de toi, est le Fils de Dieu ».

Mais il ajoute : *Cum conceptu Virgo, per conceptum Virgo, in conceptu Virgo, post conceptum Virgo, per partum Virgo, cum partu Virgo, post partum Virgo* — Dans la conception, avec, par, pendant, après celle-ci, elle est et demeure vierge ; dans l'enfantement, pendant, après celui-ci, elle est et demeure vierge ».

Toutefois saint Hildefonse ne va pas au-delà d'une affirmation. Il n'explique pas, il écrit simplement... qu'il n'y comprend rien ! — *Sed illud est incomprehensibile, illud inenarrabile* — tout cela est incompréhensible et indicible — *ut sine accessu corruptionis aperiatur terra*

corporis uterus virginalis et hunc germinat salvatorem — qu'ainsi sans corruption d'aucune sorte, un uterus virginal puisse s'ouvrir comme une bonne terre et laisser germer son fruit simplement et seulement — *calore Spiritus Sancti* — à la chaleur du Saint Esprit.

Nombreux ceux qui se sont exprimés dans ce sens, nous l'avons vu et nous voulons en donner une idée en citant quelques-uns parmi ceux-ci.

Un coup de filet dans la littérature sacrée grecque ramène les noms et les ouvrages suivants :

Les Pères du Concile de Chalcédoine, Saint Irénée, Saint Clément d'Alexandrie, Saint Grégoire de Nysse dans le *De Natali Christi*, où nous lisons :

Puer, pannis involutus et in præsepio requiescens ! Et illa, post partum, Virgo incorrupta, mater fovet illum — Mère et Vierge, elle réchauffe son enfant au berceau.

Isidorus Pélusota, Amphilochius, Saint Athanase, Saint Ephraem, qui au *De Margarita Pretiosa* écrit : *Dedit uterum, labori atque dolori subjectum (nempe suapte natura) et eundem integrum et illæsum ipsa recepit Medicus erat qui natura ejus usebatur... Non perdidit sigillum natura virginis Christo concepto... Neque vero rupta est dum gigneret nam neque rupta est dum conciperet.*

Nos quemadmodum concipimur sic etiam generamus. Corruptitur enim matrix dum concepit : Laborat ac dolet dum parit, perdit naturæ sigillum ut concipiat. — La commune mesure de la femme est de perdre la virginité à la conception, de souffrir dans le travail de l'enfantelement. Marie, quoiqu'ayant des organes naturels, fut préservée, demeura vierge et accoucha sans déchirement.

Proclus de Constantinople et son *In Deiparam*, Theodotus Ancyranus et son *In Natalem Domini*, Sophronius Hesychius et son *De Beata Virgine Maria*, Chrysypus et son *De Laudibus Beatæ Virginis*, Andreas, tous quatre de Jérusalem, Saint Jean Damascène, au chapitre XIV de son IV^e Livre, qui écrit de Jésus : « qu'il n'était pas impossible qu'il passât par la porte sans la briser ni l'ouvrir d'aucune façon — *neque enim hoc ei impossibile erat ut per portam transiret, sigillis ejus nulla parte labefactis*. Enfin, Alexandre, qui fut moine et parla du sujet qui nous occupe dans son *De Inventione Crucis*

Un autre coup de filet dans la littérature sacrée latine, et la pêche est également abondante. Nous citerons : Saint Augustin, qui traita de cette question dans le *De Tempore Natali Christi*, dans le *De Quinque Hæresibus*, en particulier dans l'*Ante Manichæum*, dans le *De Civitate Dei*, dans le *De Hæresibus contra Jovinianum et contra Julianum*, dans l'*In Carmine de obitu Celsi*, où on lit ces vers :

*Cujus amore meos suscepit filius artus
Virgine conceptus, Virgine factus homo.*

Gaudentius Brixianus, saint Léon Pape, dans le *De Nativitate*, Petrus Chrysologus dans le *De Annonciatione Sanctæ Mariæ Virginis*, Fulgentius dans le *De Natali Domini*, Enchérius dans le *De Beatæ Virginis Conceptione*, Gennadius dans le *De Ecclesiasticis Dogmatibus*, on y lit : *Beatam Mariam Dei Christi Matrem et Virginem permansisse*. Coelius Sedulius, Pelagius dans le *De Nativitate et Passione Domini*, Isidorus Hispalensis, Lupus Servatus, saint Anselme, saint Bernard, saint Pierre Damien.

Il n'est pas possible de les relever tous et de donner les titres de leurs ouvrages. Ils sont beaucoup trop nombreux, mais la preuve est faite.

Marie, vierge dans la conception, enfante et reste vierge, enfante mais ne subit point les douleurs et les souillures de l'accouchement ordinaire. Nos auteurs sont d'accord sur ces points, ils s'en expliquent longuement, nous l'avons vu, mais il importe maintenant de connaître de quelle façon les écrivains sacrés vont faire se dérouler le mécanisme intime de cet enfantement particulier.

Petau, qui vécut de 1583 à 1632, et qui écrivit une très importante Théologie dogmatique s'attaque d'abord à la Virginité Il écrit : « Mais il importe d'être certain, en parlant de la virginité, de ce qu'elle est au fond : grave question et difficile — *perplexa propter eruditorum medicorum dissensionem* — question difficile à cause des dissensions existant à son sujet entre les médecins érudits ».

Hoc, ajoute-t-il, ut in præsentì contraversia faciamus, primum istud animadvertere oportet, de hoc, quod vocant, Virginatatis sigillo contendere inter se artis medicæ professores, ac nonnullis videri, nullum esse penitus tale « KHRITÉRION » *alios e contrario, multoque plures asserere : tertios vero inter utrosque medios putare non omnibus hoc esse Virginibus sed in quibusdam solum : in aliis nullum reperiri* — Parmi les professeurs de l'Art médical, les uns estiment que rien n'existe de ce qu'on appelle le sceau de la virginité, d'autres au contraire affirment qu'il existe, tandis que d'autres encore pensent qu'il n'existe pas chez toutes les vierges, mais seulement chez quelques-unes ».

Il faut choisir, et notre auteur va s'en tenir aux plus doctes : *Verum complures et anatomices praesertim scientificissimi, hujusmodi signum, velut.*

Virginitatis adstruunt, ut Andreas Vesalius, Falopius, Platerus, Picolominus et Anatomici Patavini ut notat Schenchiuss ; alique multi ; quibus subscripsit qui omnium novissime et luculentissime scripsit hac de re Joannes Riolanus Parisiensis Academicæ medicus, vir eruditissimus qui id se animadvertisse confirmat in multis Virginibus post obitum dissectis — Les Anatomistes les plus nombreux et les plus savants, affirment l'existence d'un signe particulier comme caractère de la virginité. Parmi ceux-ci se trouvent André Vésale, Falopius, Platerus, Piccolomini et les Anatomistes Padouans. Il faut joindre à ceux-ci et aux autres, Jean Riolan, médecin de l'Académie de Paris, un homme éminent qui écrivit à ce sujet de façon nouvelle et très pertinente, et qui confirme que lui aussi a découvert quelque chose de particulier chez beaucoup de vierges, qu'il disséqua après leur mort.

Ce « quelque chose », ce *sigillum*, nous l'appelons « l'hymen ». Il est déchiré une première fois au premier rapprochement sexuel et il se déchire plus profondément à la première naissance : l'hymen doit, chez la Vierge Marie, demeurer intact. Ce que le Concile d'Ephèse avait posé sous une autre forme : *Natura post partum nescit ulterius Virginem. Gratis vero et parientem ostendit et matrem fecit et virginitate non nocuit* — La nature après l'enfantement ignore la vierge et cependant par la grâce Marie fut mère et accoucha sans que sa virginité en souffrît.

Certains ont imaginé alors que le Christ avait pris

à sa naissance la qualité de pénétrer les corps. Or, Saint Jean Damascène, dans son *De Fide Orthodoxa*, au Livre III, chapitre 14, infirme cette hypothèse : « Le Christ », dit-il, « avait abandonné sa chair à ses lois propres et d'activité et de passivité — *Permittebat carni suæ agere et pati quæ propria*.

Dans le cours de sa vie, le Christ sortira du tombeau sans que les pierres en soient levées, entrera au Cénacle sans que les portes en soient ouvertes. Saint Augustin écrit : « Les portes closes n'ont pas été un obstacle pour la masse du corps où se trouvait la Divinité.

Suarez, par analogie, écrira : *Dico Christum exivisse de utero matris sine ulla Virginei corporis dilatatione, immutatione aut injuria ad eum modum quo exivit de sepulchro vel ingressus est ad discipulos, januis clausis* — Le Christ est sorti du sein de sa mère sans dilatation aucune de son corps virginal, sans aucun changement ni blessure, comme il fit au Sépulchre, et pour entrer, portes fermées, chez ses disciples.

Comment cela se passa-t-il ? Suarez suppose que le Christ insinua les différentes parties de son corps entre les voies naturelles étroites de sa mère sans les élargir, par un procédé inconnu de nous et particulièrement miraculeux — *Superiori modo nobis ignoto sui corporis partes intra illas angustias vias collocare sine dilatatione*. Il prévient de même l'objection qui pourrait naître de la disproportion entre un corps d'enfant et l'angustie des voies génitales féminines — *naturales viæ strictiores sunt quam ut intra se possunt caperi corpus pueri*, et il ajoute : *Non transiliendo, nec dilatando aut immutando sed simpliciter penetrando interjacentia corpora, simulque cum*

illis in eodem loco existendo — Non, en n'y passant pas ou en les élargissant, ou en les transformant, mais « simplement », en pénétrant les parties interposées, et en se trouvant en même temps qu'elles en un même endroit.

De plus, ajoute-t-il « si il devait intervenir une pénétration des parties entre elles, on comprendra qu'elle se ferait sans aucune imperfection ni changement d'aspect extérieur qui puisse nuire à l'intégrité, et de l'enfant né et du phénomène de sa naissance.

Suarez se trouve ainsi, on le voit, en opposition flagrante avec Durand de Saint-Pourçain, mais il est l'interprète de la pensée quasi unanime des théologiens.

Sur le mécanisme de l'accouchement, Suarez précise « qu'il fut naturel en ce que la mère n'y fut point passive. Comme une parturiente ordinaire, elle aida à la sortie de l'enfant — *Beatam Virginem ad partum Christi, non mere passive sed aliquo modo agendo, et quasi impellendo concurrisset ad fœtum emittendum*, — pour que la Vierge soit une vraie mère, il fallait qu'elle coopérât comme les autres mères ont coutume de le faire à l'expulsion du fœtus — *quam aliae matres solent, ad emittendam prolem*.

*
**

Cependant, et c'est de foi, Marie ne souffrit point.

Fulgentius écrit : *Qui cum venierat triste lactificare sæculum, ventris non contristavit hospitium* — Celui qui vint apporter la joie dans la tristesse du monde ne pouvait blesser le ventre qui l'accueillit.

Petrus Chrysologus, Hilarius Arelatensis, saint Jean Damascène qui s'exprime ainsi : *Sine dolore filium par-*

turivit, tous ceux-là et bien d'autres avec eux, sont d'accord pour affirmer qu'il n'y eut point *cruciationem matris*.

Le récit de l'Evangéliste le laissait entendre. Il n'était point possible qu'une femme puisse aller et venir et s'occuper de son enfant immédiatement après qu'elle aurait enduré les souffrances d'un enfantement. Et d'ailleurs, cette absence de souffrance est une conséquence de l'absence de toute dilatation dans cet accouchement si particulier : il ne s'y produisit rien qui puisse faire souffrir.

Il n'en va point de même des suites de l'accouchement. Les théologiens, en effet, vont s'inquiéter en particulier de la délivrance.

Paschase Radbert ne croit pas « que Marie subit quelque souillure, elle ne rejeta pas d'arrière-faix, ni ne perdit point de sang, elle n'éprouva aucun trouble de ses organes. Car s'il en avait été autrement, sa virginité sauve jusque là, aurait été violée à ce moment — *Et ideo non secundarum spurcitas traxit, non sanguinis fluxum emisit, non corruptiones viscerum infra extraque pertulit. Quod si talibus et hujusmodi pateretur puerpera tormenta, procul dubio virgo non esset quia Virginalis integritas violata esset.*

C'est toujours là le critère, la pierre de touche : la virginité peut-elle ou ne peut-elle pas demeurer dans telle ou telle éventualité. C'est ainsi, entre autres, qu'un théologien rapporte l'avis des médecins consultés sur le point de savoir si, par hasard, le sang menstruel n'avait pu porter atteinte à l'hymen de la Vierge. Les médecins de

l'époque avaient nié cette possibilité — *Negant menstruis illis profluviis sigillum Virginitatis aperiri.*

Ce dernier problème était plus simple que celui que nous étudions. Si cette parturiente, en effet, n'a point besoin d'être délivrée, il n'échappa point à ces écrivains que le fœtus se trouvait de ce fait disposé dans l'utérus maternel de façon inhabituelle.

Aristote, dans le *De Generatione Animalium*, au chapitre IV, et Galien, dans le *Liber de formatione Fœtus*, ouvrages qui se trouvent dans toutes les mains, Aristote et Galien enseignaient qu'au moment de sa conception, l'homme est dans l'utérus entouré de membranes qui se rompent à la naissance, et sont expulsées après celles-ci en même temps qu'une portion du sang qui avait été rassemblé pour l'élaboration fœtale. Or, il ne se passe rien de tel chez Marie, nous l'avons dit, et Sophronius, Epiphane, saint Grégoire de Naziance, saint Cyprien, saint Augustin, saint Thomas et d'autres Pères, nous apportent leur caution. Cependant, Jansenius pensait différemment en s'appuyant sur Aristote qui, au Livre VII de l'Histoire des Animaux, rapporte qu'il est possible que certaines femmes accouchent en sécrétant seulement une humeur de couleur pâle ou simplement du sang. Mais Aristote n'a jamais cité de cas où rien n'aurait coulé.

Suarez, qui s'est particulièrement occupé de cette question, constate que la raison indique qu'il n'est pas possible, naturellement, qu'après neuf mois, il ne se trouve pas accumulées des matières qui doivent être expulsées.

La seule explication plausible en ce qui concerne Jésus reposerait sur le fait que, conçu miraculeusement, il l'aurait été *absque illis membranis et secundinis* — sans

membranes et sans placenta. Car s'il est vrai que les membranes se forment pour renfermer la matière séminale où se trouve la force capable d'informer le fœtus, Jésus ayant été formé d'un coup et sans intervention spermatique, n'avait point besoin de membranes.

Toutefois, remarque Suarez, comment le fœtus pouvait-il se nourrir puisqu'il doit être relié à sa mère par le cordon ombilical par l'intermédiaire des membranes où cheminent les veines par où le sang arrive. De plus, le fœtus doit se soulager au cours de sa vie utérine des déchets excrémentiels de sa nutrition ; il s'en débarrasse ordinairement dans ces membranes. Si celles-ci n'existent pas, il faut alors admettre que le Christ les déversait dans l'utérus de sa mère. Cela est inconvenant et ne résoud point la question puisqu'il faudrait alors expliquer de quelle manière ces excréments pouvaient sortir de l'utérus.

Suarez en arrive alors à conclure que le Christ fut conçu entouré de membranes — *habuisse in utero matris statum omnino naturalem*, et qu'au temps de sa naissance, de même qu'il est sorti par les voies génitales sans rupture hyménéale, de même auraient disparu ces membranes à travers les voies génitales sans rupture, et alors le Christ serait sorti nu et pur hors du corps de sa mère. Quant aux membranes, au sang qu'elles contenaient et aux excréments qui s'y trouvaient, il ne fut pas nécessaire qu'ils vînssent au jour après la naissance du Christ, mais il a pu se faire providentiellement qu'ils se résolvent en une autre matière, ou que par un autre moyen miraculeux, ils soient transférés en un autre lieu — *tempore autem nativitatis sicut prodiit per naturales vias sine*

ruptione claustris virginis, ita etiam exiisse illas membranas, eas penetrando absque ruptione, atque hac ratione purum ac nudum ex utero matris elapsum fuisse. Membranas autem illas cum omni sanguine et excrementis in illis conclusis, non fuit necesse in lucem hanc prodire post Christum natum ; sed divina virtute fieri potuit, ut vel in aliam materiam resolverentur vel alio miraculoso modo in alium convenientem locum transferrentur.

CONCLUSIONS

Nous avons montré :

Que la nature humaine « assumée » par la Deuxième Personne du Dieu Unique de la religion Catholique, heurtait nos connaissances biologiques et médicales en deux points :

1°) L'Homme que fut Jésus-Christ n'a pas eu de père humain ;

2°) Sa mère, vierge en le concevant, est demeurée vierge en l'enfantant, et l'accouchement ne fut point suivi de délivrance.

Que ce problème, dès les premiers temps de notre ère, avait préoccupé les écrivains sacrés, grecs et latins, ceux-ci tirant leurs connaissances scientifiques des ouvrages d'Aristote et de Galien.

Nous avons montré :

Que les auteurs sacrés avaient d'une façon fort précise expliqué ce qui, dans la conception du Christ, revenait, d'une part à l'Esprit Saint, et d'autre part à sa Mère :

Pour l'Esprit Saint, ils indiquaient quand son intervention ou « opération » avait pu se produire : ce moment coïncidant avec celui pendant lequel le sperme aurait son action spécifique dans le cours ordinaire des choses ;

Ils indiquaient par ailleurs, de quelles manières cette « opération » avait eu lieu : certains d'entre eux voulant que le Saint Esprit intervînt au lieu et place du sperme, les autres, la majorité, ne voyant dans son action qu'une opération sans aucun apport matériel.

Pour la Mère, ils sont unanimes à ne lui reconnaître

qu'un rôle passif, se traduisant par l'apport de la matière nécessaire, c'est-à-dire, du sang.

La conception du Christ ainsi comprise, respectait la virginité de sa mère par voie de simple conséquence.

Nous avons montré :

Qu'en ce qui concerne la naissance du Christ, les écrivains sacrés se divisaient en deux groupes : ceux, les moins nombreux, qui pensaient que l'enfantement n'allait point sans la perte de la virginité, les autres, la majorité, qui posaient que l'enfantement avait au contraire respecté cette virginité.

Il s'ensuit que, sur le mécanisme physiologique de l'accouchement, deux tendances sont relevées, l'une qui le fait se dérouler de façon à peu près naturelle, l'autre qui fait appel à un moyen surnaturel, permettant de concilier maternité et virginité.

Il s'ensuit également deux positions différentes en ce qui concerne la délivrance qui, pour les uns, a lieu de façon habituelle, et, pour les autres, n'a pas lieu. Cette seconde éventualité pose des problèmes concernant l'existence des membranes et les possibilités de nutrition intra-utérine du fœtus.

VU :

Le Président de la Thèse :
LAIGNEL-LAVASTINE.

VU :

*Le Doyen de la Faculté
de Médecine de Paris :*
A. BAUDOUIN.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

*Le Directeur de l'Ecole Normale Supérieure
chargé des fonctions
de Recteur de l'Académie de Paris ;*
CARCOPINO,

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES FRANÇAISES

- A. d'ALÈS. — *Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique*, Beauchesne, 1916.
- VIGOUROUX. — *Dictionnaire de la Bible*, Letouzey, Paris 1912.
- Dictionnaire de Théologie Catholique*, Letouzey, Paris 1939.
- Recueil d'Archéologie Chrétienne*, Letouzey, Paris 1939.
- A. SABATIER. — *L'Evangile de Pierre et les Evangiles Canoniques*, Ecole Pratique des Hautes Etudes (Section des Sciences Religieuses).
- Gabriel MILLET. — *Recherches sur l'Iconographie de l'Evangile aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, d'après les monuments de Mistra, de la Macédoine et du Mont Athos*. (Thèse de Doctorat ès-Lettres, Paris).
- E. MALE. — *L'Art Religieux au XIII^e siècle en France*.
L'Art Religieux après le Concile de Trente aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles en Italie, France, Espagne, Flandres.
- P. SAINTYVES. — *Les Vierges Mères et les Naissances Miraculeuses*, Paris 1908.
- M. VLOBERG. — *La Vierge et l'Enfant dans l'Art Français*, Arthaud, Grenoble.
- R. M. de LA BROISE. — *La Sainte Vierge*, Gabalda, Editeur.
- Abbé A. CRAMPON. — *La Sainte Bible*, Desclée, Paris 1923.
- A. d'ALÈS. — *La Théologie de Tertullien*, Beauchesne, 1905.
- Louis DIMIER. — *Les Primitifs Français*.
- Charles GUIGNEBERT. — *Jésus*.
- Curiosités Théologiques*, par un Bibliophile, chez Delahays, 1861.
-

SOURCES LATINES

Les Evangiles.

*Evangiles Apocryphes : Protévangile de Jacques,
Pseudo-Matthieu,
Evangile de Thomas,*

annotés et traduits par Charles MICHEL, chez Picard, 1911.

J. P. MIGNE. — *Patrologie grecque et latine*, Migne, Ed. Paris 1854.

EZECHIEL, XLIV.

PLUTARQUE, *De Iside*.

ORIGÈNE, *Contra Celsum* (Démonstrations Evangéliques de J. P. MIGNE). Paris 1852.

TERTULLIEN : *De Virginibus Velandis*.

De Spectaculis.

De Carne Christi.

Apologétique, etc...

(Patro. Lat. J. P. MIGNE.

MOLANUS, *Liber III*.

SUAREZ, *De Mysteriis Vitæ Christi*.

Opera Omnia, L. Vivès, Paris 1861.

PETAU. — *Dogmata Theologica*, L. Vivès, Paris 1867.

Le P. KNABENBAUER. — *In Lucam*.

SAINT THOMAS D'AQUIN. — *La Somme Théologique*.

1°) Trad. Abbé DRIoux, E. Bélin, Paris 1852.

2°) Edit. *Revue des Jeunes*, Paris.

CAJETAN. — *Commentaires*.

TANQUEREY. — *Brevior Synopsis Theologicæ Dogmaticæ*.

SOURCES DIVERSES

I. — Sources allemandes.

W. BAUER. — *Das Leben Jesus im Zeitalter des Neutestamentlichen Apokryphen*. Tübingen 1909.

G. DALMAN. — *Jesus-Jeschua*. Leipzig 1922.

M. FRIEDLANDER. — *Die Religiösen Bewegungen innerhalb den Jugendtums im Zeitalter Jesus*. Berlin 1905.

Apostelkirche. - Heisenberg.

II. — Sources anglaises.

F. C. CONYBEARE. — *Myth, Magic and Morals*. Londres 1910.

D. DE QUINCEY. — *The Apocryphel and Legendary life of Christ*. New-York 1903.

III. — Sources italiennes.

MASELLI S.-J. — *Vita della beata Vergine*. Venetia 1610.

Emile CAMPANA (Professeur de Dogme au Séminaire de Lugano).
— *Marie dans le Dogme Catholique*, trad. par A. M. VIEL OP.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	13
PREMIÈRE PARTIE	17
DEUXIÈME PARTIE	29
Chapitre I	31
Chapitre II	33
TROISIÈME PARTIE	37
A ÉTÉ CONÇU DU SAINT ESPRIT	39
Chapitre I	39
Chapitre II	48
Chapitre III	60
EST NÉ DE LA VIERGE MARIE	63
Chapitre I	63
Chapitre II	66
Chapitre III	75
CONCLUSIONS	87
BIBLIOGRAPHIE	89
